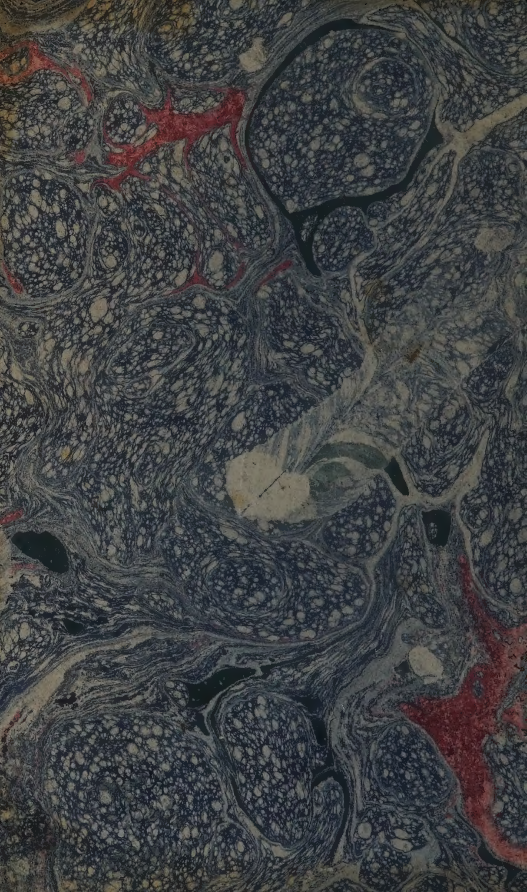
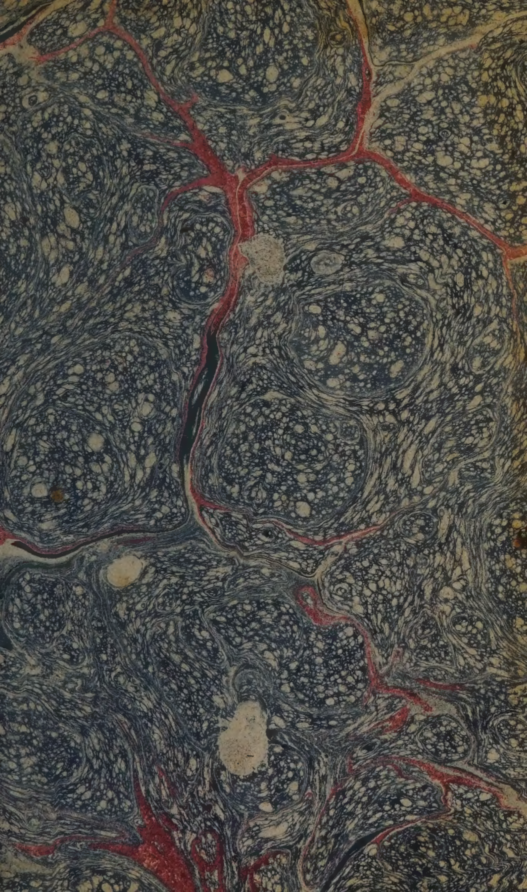






LA PERSE.

LA PERSE,

OU

HISTOIRE, MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DE CE ROYAUME;

OUVRAGE TRADUIT OU EXTRAIT DES RELATIONS LES PLUS RÉCENTES;

PAR M. NARCISSE PERRIN;

Avec une notice géographique, et un essai sur la littérature persane;

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER;

Secrétaire adjoint à l'école royale et spéciale des langues orientales, établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, de la Revue encyclopédique, membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

Ouvrage orné de 61 gravures, d'après des peintures persanes ou des dessins authentiques.

TOME SECOND.

PARIS,

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas.

1823.

LA PERSE.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE III.

(635.) YEZDEDJERD III. Invasion des Musulmans.

PENDANT que des troubles fréquens hâtaient la ruine de l'antique dynastie des Sassanides, une révolution, qui devait lui porter un coup bien plus funeste encore, s'était opérée dans un état voisin. Mohammed Aboul Caçem, si connu en Europe sous le nom de Mahomet, venait de fonder en Arabie

cette religion qui devait avoir sur le monde entier une énorme influence, et dont les premiers efforts se portèrent sur la Perse. Son histoire se rattache si intimement à celle de ce pays, qu'il est indispensable de jeter un coup d'œil sur sa vie, avant de suivre les musulmans dans leurs invasions successives. Mohammed n'était point, comme des personnes le croient encore, le fils d'un chamelier. Issu d'une des familles qui partageaient le gouvernement aristocratique de la Mekke (1), il perdit dès son jeune âge son père (Abdallah) et sa mère (Amenah), et fut recueilli par son aïeul, qui bientôt mourut lui-

(1) Mahomet naquit le lundi 10 novembre 570.

même, en laissant le jeune Mohammed aux soins de son fils Abouthaleb, prince et pontife de la Mekke.

Quelques historiens prétendent que Mohammed eut à se plaindre des procédés de cet oncle, et fut forcé de se mettre au service d'un négociant qui l'envoya en Syrie. Les auteurs les plus dignes de foi s'accordent à dire qu'Abou Thaleb avait chargé son neveu des soins d'un commerce que sa dignité ne l'empêchait pas de continuer. Quoi qu'il en soit, le voyage en Syrie est incontestable, et tout le monde convient que Mohammed forma dans ce pays des liaisons très-intimes avec un moine nestorien nommé Sergius, auquel il dut les notions sur les religions judaïque et chrétienne, qui servirent de base à sa morale, et sur les-

quelles il s'efforça d'appuyer ses doctrines.

A son retour, Mohammed affecta dès-lors un extérieur de recueillement et de piété qui lui fit donner par ses compatriotes le surnom d'Elamin. Quelques guerres entre les tribus lui offrirent l'occasion de faire briller son courage et de se concilier de plus en plus l'estime de ses concitoyens. Une veuve jeune, riche et belle lui accorda sa main, et Mohammed se crut assez puissant pour commencer l'exécution du projet qu'il méditait depuis long-temps.

La division et l'idolâtrie des Arabes qui prodiguaient leur encens à d'innombrables idoles aussi grossières que leurs mœurs ; les dissensions des sectes chrétiennes, qui méconnaissant

un Dieu de paix et de miséricorde, se persécutaient mutuellement avec une fanatique opiniâtreté; les sottes discussions théologiques de la cour de Constantinople : tout devait assurer le succès d'une entreprise que son éloquence, son instruction, sa fermeté, son courage, le rendaient capable d'exécuter. Il rassemble en silence les élémens de sa grandeur future : ses retraites deviennent plus fréquentes, ses méditations plus longues, son langage plus sérieux et plus élevé; il habitue insensiblement ceux qui peuvent l'approcher à un respect et à une soumission que sa femme elle-même ne peut se défendre d'éprouver pour lui. Parvenu enfin à cet âge où la maturité du jugement s'unit à l'énergie du

courage, il annonça que l'ange Gabriel lui avait donné l'ordre de ramener les hommes au culte du vrai Dieu. Une partie de sa famille qui était puissante, se déclara en sa faveur; une autre au contraire se rit de ses discours, et repoussa ses adroites insinuations.

Le prophète tint tête à l'orage ; mais insulté chaque jour, il se vit enfin forcé de fuir. Veuf de Khadidjah, son épouse bien-aimée, qui venait de mourir, il voit Abou Thaleb, son protecteur et son appui, payer aussi sa dette à la nature ; il veut chercher un asile à Taïef; il en est repoussé. Rien ne rebute sa grande âme : il revient à la Mekke, où il brave encore ses ennemis, et il y prêche avec éloquence le culte qu'il veut établir.

Profitant des rivalités qui subsistaient entre les habitans de cette ville et ceux de Yatreb, il forma avec ces derniers une alliance célèbre. Ses ennemis avertis d'une ligue qui devait leur être fatale, s'efforcèrent de l'étouffer en faisant périr celui qui la créait : la maison du prophète fut cernée ; mais une ruse adroite le tira des mains de ceux qui le poursuivaient, et il s'enfuit de la Mekke.

C'est de cette fuite (Hedjerah) que date l'ère musulmane. (Vendredi 16 juillet 622.) Trois jours après son entrée à Médyne, il fut rejoint par son neveu Aly, qui lui était dévoué, et il s'occupa alors activement avec lui d'organiser des forces capables d'en imposer à ses ennemis. Il épousa la fille d'un riche habitant de

Médyne ; puis il établit dans sa petite armée une confraternité, dont lui-même donna l'exemple en prenant Aly pour son compagnon.

Chef d'une associaton qui de jour en jour devenait plus imposante, Mohammed ne tarda pas à se rendre maître de cette même ville, où quelque temps avant il était venu implorer un asile. Ce fut alors qu'il permit d'étendre l'islamisme à main armée. Enflammés par le prestige séducteur que Mahomet offrait à leurs yeux dans un lointain avenir, aveuglés par ce fatalisme absolu qui n'admettait aucune restriction, les soldats du prophète étaient invincibles. Il envoya dans l'Arabie douze missionnaires chargés de prêcher le Coran, et d'égorger ceux qui refuse-

raient de croire à ses maximes ; et nous devons dire qu'à cet époque, soit qu'il fût énivré par ses brillans succès, soit qu'il ressentît encore vivement les outrages dont il avait été accablé, il se montra plus d'une fois cruel, et qu'il excusa ses cruautés en les couvrant de la parole sacrée, dont il avait fait souvent un plus noble usage. Il mourut à Médyne le 8 juin 632.

Sous le règne de la reine Pouran Dokht, les musulmans conduits par Abou Obeyd traversèrent l'Euphrate ; deux défaites successives qu'ils éprouvèrent ne les découragèrent pas, et la victoire couronna leur constance. Vainement les Persans déposèrent successivement ceux qu'ils avaient appelés à les commander ; vainement ils déployèrent l'étendard sacré qui de-

vait assurer leurs succès. Le combat de Cadissieh, la bataille de Madaïn, alors capitale de l'Irân, détruisirent toutes leurs espérances. Ce fut dans ces malheurenses circonstances que Yezdedjerd fut élevé au trône.

Ce prince entama aussitôt des négociations pour faire la paix. Trois chefs arabes se rendirent à sa cour pour traiter des conditions; il leur reprocha leur genre de vie, leur proposa de leur donner ce qu'ils demanderaient, et finit en les menaçant de sa vengeance, s'ils persistaint à vouloir la guerre. « Ce que tu as dit des Arabes est très-vrai, lui répondit l'un des envoyés. Ils se nourrissaient de de lézards verts; ils enterraient vivantes leurs filles nouvellement nées; quelques-uns d'entre eux mangeaient

des cadavres et buvaient le sang humain. Mais Dieu a eu pitié d'eux dans sa miséricorde, et il a fait descendre le Coran; ils ont appris à distinguer le bien du mal, à échanger la pauvreté et l'abjection contre la richesse et le pouvoir : ils doivent en même temps faire la guerre aux infidèles, et c'est pour remplir cette obligation qu'ils viennent te sommer d'embrasser l'islamisme. Aucun d'eux dès ce moment ne mettra le pied dans ton royaume contre ta volonté.»

Cette conférence n'amena aucun résultat heureux, et la guerre recommença avec une nouvelle vigueur. Saad ben Wakas, géneral en chef des troupes musulmanes, occupa la plus grande partie des provinces de la Perse ; mais lorsqu'il fut rappelé

par le khalyfe Omar, Yezdedjerd pensa que le moment serait favorable pour tenter encore une fois les hasards de la guerre. Il rassembla donc des provinces du Khorassan, de Rhey et de Hamadan, tout ce qui lui restait de forces disponibles, et il en donna le commandement à Firourzan, le plus habile de ses généraux. Le khalyfe envoya de son côté des renforts à son armée, et les troupes des deux partis prirent position dans les plaines de Nehavend, où elles restèrent deux mois en présence, sans engager l'action. Enfin l'armée musulmane, sous les ordres de Noman qui périt dans la mêlée, força les retranchemens des Persans, et en fit un carnage effroyable. Cette bataille, appelée par les Arabes *la victoire des victoires*,

décida du sort de la Perse et de celui de son malheureux roi. Yezdedjerd erra pendant dix ans encore dans le Séïstan et dans le Khorassan; enfin la trahison d'un de ses généraux, qui livra au khacan des Tatars la ville de Merv où il se trouvait alors, le força d'aller implorer la pitié d'un meunier, qui profita du sommeil de cet infortuné monarque pour lui couper la tête. Ainsi périt le dernier rejeton de la maison des Sassanides, qui avait glorieusement régné sur la Perse pendant plus de quatre siècles.

Le gouvernement de cet empire fut confié à Ziad par le khalyfe Aly, qui disputait alors la couronne à Moaviah, son compétiteur. Ce pays fut ainsi régi pendant quelques années par des délégués des khalyfes. Lors-

que la maison des Abassides vint disputer le trône aux Omniades, la Perse fut le théâtre des guerres que se livrèrent ces deux partis.

Après le triomphe des Abbassides, la première maison régnante qui s'éleva en Perse sous le patronage de cette nouvelle dynastie, fut celle des Thahérites.

(820.) DYNASTIE DES THAHÉRITES.

Thaher, son fondateur, favori du khalyfe Mamoun, ne se vit pas plus tôt gouverneur du Khorassan, dont l'administration lui avait été confiée, qu'il se déclara indépendant. Il fut assassiné par son fils, qui lui succéda. Cinq princes de cette maison gouvernèrent le Khorassan avec sagesse et justice pendant près d'un demi-siècle. Mohammed, le dernier d'entre eux, céda le pouvoir au fondateur de la dynastie des Soffarides.

DYNASTIE DES SOFFARIDES.
(Les potiers d'étain.)

(873.) YACOUB BEN LEITH

Etait fils d'un potier d'étain du Seïstan. Dès son jeune âge il était remarquable par sa générosité ; et cette générosité ne l'abandonna même pas dans la suite : lorsque pressé par le besoin il se fit chef de brigands, ses manières furent telles, qu'en exerçant ce métier, il parvint à se créer un nom respecté. Il devint bientôt assez puissant pour faire agréer ses services à Saleh Ibn Nasser, qui venait d'usurper le gouvernement de Seïstan, et il lui rendit des services assez impor-

tans pour qu'à la mort de Dirhem, Ibn Nasser lui confiât le commandement de ses troupes. Celui-ci ne tarda pas à se repentir de lui avoir accordé cette confiance; car Yacoub, devenu assez fort pour ne rien craindre, s'empara de sa personne, et la livra au khalyfe dont ce gouverneur rébelle avait secoué l'autorité. Il demanda pour lui, en recompense, le gouvernement de la province, qui lui fut accordé.

Mais non content de ce premier succès, Yacoub marcha sur le Khorassan, et s'empara du dernier prince de la maison des Thahérites. Bientôt il eut soumis le Kerman et une partie du Farsistan.

Effrayé de ces rapides progrès, le khalyfe Motammed, qui regnait alors, lui fit offrir l'investiture des provinces

qu'il avait conquises, à condition qu'il porterait ses armes sur le pays de Balkh, et sur le Kaboul. Yacoub conduisit son armée vers ces contrées, qu'il ravagea; mais ses victoires ne firent que donner plus d'ombrage à la cour de Baghdad, qui fut indignée de ce qu'il demandait une récompense pour avoir soumis les rebelles de ces provinces. Le khalyfe envoya contre lui son frère Mowaffic, dont les armes eurent d'abord quelques succès. Mais l'infatigable Yacoub eut réparé promptement l'échec qu'il avait reçu; et après avoir refusé avec hauteur les propositions de Motammed, il se disposait à recommencer le combat, lorsqu'il mourut presque subitement, en laissant le royaume à son frère.

(877.) AMROU

Fit acte de soumission au khalyfe, qui lui conserva le commandement de l'Irac, du Khorassan et du Seïstan, mais qui sentait trop bien cependant les dangers que la maison des Soffarides faisait courir au khalyfat, pour ne pas profiter de toutes les occasions de diminuer sa puissance. Aussi saisit-il avec empressemement celle que lui offrait la révolte des Khorassaniens contre l'autorité d'Amrou, qui, trop faible pour comprimer une sédition, et pour lutter en même temps contre les forces du khalyfe dirigées par Mowaffic lui-même, fut obligé de s'enfuir dans le Seïstan.

Quelque temps après il ressaisit le gouvernement des provinces qui lui

avaient été enlevées, sollicita son pardon, et l'obtint facilement; mais il méditait une vengeance. Pour parvenir à ce but, il s'avança vers Baghdad avec quatre cents chevaux, sous prétexte de venir remercier son souverain. Le khalyfe qui avait prévu ce dessein, lui avait tendu des embûches dans le palais même; Amrou ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval, et il perdit un œil dans cette affaire.

Motammed sentit dès-lors combien il était important pour lui de se délivrer d'un aussi dangereux ennemi, et il fit tout ce qu'il put pour susciter une guerre entre lui et le roi de la Transoxiane, Ismaïl Samani.

Amrou eut l'imprudence de lutter avec ce redoutable guerrier : son armée, quoique plus nombreuse que

celle de son ennemi, fut entièrement défaite ; et lui-même fait prisonnier, fut envoyé à Baghdad, où il fut mis à mort, après avoir été renfermé pendant quelques années.

On lit dans le Gulistan de Sadi que dans le moment où Amrou venait d'être fait prisonnier, un soldat auquel il avait demandé quelque nourriture, avait mis un morceau de viande à bouillir dans un vase ; un chien vint mettre la tête dans ce vase pour prendre la viande ; mais ne pouvant parvenir à la retirer, il emporta tout à la fois. Amrou se mit à rire, et lorsqu'on lui demandait ce qui pouvoit exciter sa gaîté dans une aussi déplorable conjoncture : « Ce matin, répondit le monarque, mon cuisinier se plaignait de ce que trois cents cha-

meaux ne pouvaient pas transporter tout l'attirail dont il avait besoin, et maintenant un chien peut tout emporter sans peine. »

(901.) DYNASTIE DES SAMANIDES ET DES DILEMIDES.

A la mort d'Amrou, la Perse se trouva divisée en deux gouvernemens, dont l'un composé du Khorassan, du Seïstan et de la Transoxiane appartint à la famille indépendante des Samanides, tandis que les provinces méridionales, l'Irac, le Farsistan, le Laristan et le Kerman obéissaient aux Dilemides, qui reconnaissaient la suprématie des khalifes.

Ismaïl, fondateur de la dynastie des Samanides, faisait remonter sa génealogie jusqu'à Behram Tchoubin, prince sassanide. Sa famille était chargée depuis quelque temps de

l'administration des provinces septentrionales de la Perse, lorsqu'il eut à soutenir les attaques d'Amrou, qu'il défit avec tant de bonheur, comme nous venons de le voir. Il ne fut pas moins heureux dans la suite contre l'alyde Mohammed, qui gouvernait le Tabaristan.

Ismaïl protégea les lettres et se distingua par sa justice et son courage : il mourut après un règne de treize années.

Il eut pour successeur son fils Ahmed, prince courageux, mais cruel et capricieux. Ce fut moins par ses armes que par ses intrigues qu'il soumit le Seïstan. Ahmed fut assassiné par ses esclaves après un règne de sept années.

Son fils Nasr, qui lui succéda, était

âgé de huit ans. Parvenu à un âge plus avancé, il fit plusieurs conquêtes brillantes en soumettant des gouverneurs du Farsistan, révoltés contre l'autorité des khalyfes; mais ce qui l'illustra surtout, ce fut la protection qu'il accorda aux gens de lettres, qu'il admettait dans son intimité. Parmi eux on doit citer le poète Roudegui, aveugle de naissance, qui fut élevé par Nasr aux premiers rangs de la cour. Les largesses dont ce poète était comblé furent telles, qu'il avait deux cents esclaves à ses ordres, et que quatre cents chameaux portaient ses équipages, lorsqu'il accompagnait son prince en voyage.

(943.) NOAH.

Nasr eut pour successeur l'émyr Noah, dont le règne fut troublé par des dissensions civiles, et qui perdit le Khorassan. Après lui, Abdoul Malik, Mansour, Abdoul Cassim Noah, et Montaser, occupèrent pendant près d'un demi-siècle un trône sans cesse attaqué par les Turks de la Tartarie et par les Dilemides.

Tous ces princes protégèrent les lettres, qui depuis l'invasion des musulmans commençaient à prendre un nouvel essor. Sous leur règne, Roudegui et Belami se distinguèrent : l'un par des poésies originales et par la traduction du Kalilah wou Dimnah; l'autre par la composition du Tarikhi Tabari ; Avicenne et Rhazis

écrivirent leurs dissertations médicales, qui eurent une si grande influence sur les écoles de l'Occident.

Pendant que la dynastie des Samanides régnait sur les provinces septentrionales de la Perse, celle des Bouïdes ou Dilemides, s'était emparée des provinces méridionales. Aly, Hassan et Ahmed, fils d'un pauvre pêcheur du Dilem, s'étaient élevés par leur courage aux premiers grades de l'armée. Aly, plus connu sous le nom d'Imad Eddaulah avait pris possession du Farsistan, tandis que Hassan, sous le nom de Rokh Eddaulah, avait soumis l'Irac, et que Ahmed Moez Eddaulah avait subjugué le Kerman. Lorsque ce dernier eut achevé la conquête de cette province, il marcha sur Baghdad, déposa le

khalyfe régnant (946), et après avoir soumis Bassrah et Moussoul, il mourut en laissant une mémoire détestée, à cause de ses cruautés.

Son fils Azz Eddaulah, qui lui succéda (967), reconnut la suprématie d'Addhad Eddaulah, auquel son oncle, chef de la dynastie et gouverneur du Farsistan, légua en mourant, quelques années après, une grande partie de son autorité.

(976.) AZZ EDDAULAH

Fut un des plus grands princes de la Perse. Après avoir pacifié les provinces qui lui étaient soumises, et avoir conquis plusieurs contrées qui faisaient partie des domaines de son frère et de son cousin, il obtint la main de la fille du khalyfe Thaï.

Alors il s'occupa de réparer les maux que la guerre avait causés. Il fit plusieurs constructions à Baghdad, à Moussoul, à Chyraz, et bâtit dans les environs de Persépolis une digue (bend-emir) sur la rivière de Kour. Ce prince encouragea les lettres; aussi les historiens reconnaissans célèbrent à l'envi sa mémoire. On lui reproche cependant d'avoir créé le monopole de la vente de la glace, et d'avoir élevé la taxe des terres.

Il mourut des suites de l'épilepsie, à l'âge de 46 ans.

(983.) Sa mort devint le signal de discordes civiles, dont il serait inutile et fastidieux de suivre les vicissitudes. Madjad, son neveu, qui finit par succéder à son trône, ayant eu l'imprudence d'implorer les secours de Mah-

moud le Gaznevide, ce prince envoya dans l'Irac une nombreuse armée, qui, tout en apaisant les troubles qui s'étaient manifestés, s'empara de l'autorité, et la fit ainsi passer dans les mains d'une nouvelle dynastie.

DYNASTIE DES GAZNEVIDES.

(997.) MAHMOUD

Etait le second prince de la dynastie des Gaznevides. Son père, Sebektéghin, était gouverneur de Gaznah, et quoiqu'il n'eût pas pris le titre de souverain, il avait acquis un pouvoir vraiment royal en soumettant à ses lois plusieurs provinces de l'Hindoustan. Le bruit de ses exploits avait engagé Nouh II, le Samanide, à demander son aide contre les soldats révoltés. Sebektéghin lui prêta secours avec beaucoup de générosité, et le prince samanide reconnaissant lui abandonna le Khorassan. Mahmoud

mourut peu de temps après, en laissant le royaume à Ismaïl, son second fils, qui fut bientôt obligé de rendre la couronne à Mahmoud, son frère aîné.

A peine Mahmoud fut proclamé roi, qu'il marcha contre les Hindous; il remporta plusieurs victoires dans deux invasions successives de la province du Moultan. Revenu de ces expéditions, il eut à lutter contre les Tatars, et remporta sur eux une éclatante victoire dans les environs de Balkh. Mahmoud ne tarda pas à retourner dans l'Inde, et ses entreprises lui acquirent d'immenses richesses et une telle gloire, que le khalyfe de Baghad donna ordre à tous les cheikhs des mosquées de prononcer l'éloge de cet illustre conquérant. Mahmoud de retour de l'Inde s'était emparé des

états de Madjdad-Eddaulah; de sorte que presque toutes les provinces de la Perse se trouvaient réunies sous son sceptre. Il donna ces dernières conquêtes à son fils Masoud, et légua les autres parties de son royaume à Muhammed, son fils aîné. Il mourut de la pierre l'an 419 de l'hégire (1028).

Les historiens orientaux racontent une foule d'anecdotes qui consacrent la justice de ce grand prince. Nous ne pouvons résister au désir de diminuer l'aridité de cette esquisse historique en rapportant quelques-uns de ces traits.

Après que Mahmoud se fut emparé des états de Madjdad, une femme vint lui demander la vengeance de la mort de son fils tué par des voleurs en défendant une caravane. Mahmoud

lui répondit que l'Irac était trop éloigné de sa capitale pour qu'il lui fût possible de répondre de ce qui se passait dans cette province. « Eh! pourquoi, reprit hardiment cette femme, conquérir plus de contrées que tu n'en peux gouverner ? » Le prince fut sensible à ce reproche : il donna à la malheureuse mère des témoignages de sa libéralité, et garantit dans la suite les caravanes qui parcouraient ses états. Un derviche vint trouver un jour Khas Aias : « Pour l'amour de Dieu, lui dit-il, faites-moi obtenir quelque faveur du sulthan Mahmoud. » Khas Aias lui répondit : « Demain le roi doit aller à la chasse, tenez-vous sur son passage, et proposez-lui d'enseigner le langage des oiseaux : je saisirai ce moment pour faire

quelque chose en votre faveur. » Le lendemain le derviche suivit ce conseil ; et lorsqu'il eut fait au roi cette proposition, Khas Aias demanda au monarque un traitement pour ce religieux, afin qu'il voulût bien lui apprendre à connaître le langage des oiseaux. Le roi lui accorda une pension journalière de dix pièces d'or. Quelque temps après Khas Aias vint triomphant trouver Mahmoud : « Sire, lui dit-il, j'entends maintenant le langage des oiseaux. » On monte à cheval, et l'on part pour la chasse. Le roi aperçut deux hiboux perchés l'un vis-à-vis de l'autre sur des arbres. Eh bien ! dit-il à Khas Aias, puisque vous entendez le langage des oiseaux, apprenez-nous donc ce que ceux-ci se disent ? » Khas Aias, après avoir écouté un ins-

tant : « Sire, dit-il, le hibou que vous voyez a un fils à marier ; il vient demander la fille de l'autre, qui exige que le futur apporte en dot 500 villes ruinées ; et voici ce que le premier hibou répond : Dans un pays que gouverne le sulthan Mahmoud, qu'est-ce qu'une dot de 500 villes ruinées : demandez-m'en mille, si vous voulez ; je vous les fournirai à l'instant. »

Mahmoud comprit cette leçon, et il sut en profiter. Il s'occupa en rentrant de faire réparer et reconstruire les édifices qui tombaient en ruine, et cet heureux stratagème eut l'effet que le ministre en attendait.

Un homme vint se plaindre un jour à Mahmoud qu'un des officiers de sa cour venait chaque soir le mettre de-

hors de sa maison et s'enfermer avec sa femme. Le prince se rendit chez lui, éteignit la lampe, et trouvant le ravisseur, il lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Alors il demanda de la lumière, et après avoir examiné le corps, il se prosterna en rendant grâces à Dieu. Il se fit ensuite apporter de l'eau, et il but avec avidité. « Je craignais, dit-il à celui qui l'avait amené, qu'un de mes fils ne fût le coupable dont vous vous plaignez. Depuis que vous m'avez instruit de l'outrage qui vous était fait, je n'ai ni bu ni dormi; j'ai voulu frapper dans l'obscurité, afin que la tendresse d'un père ne m'empêchât pas de remplir mes devoirs de souverain, et en reconnaissant que mes craintes n'étaient pas fondées et que je n'avais pas tué

un de mes fils, j'ai bu comme un homme mourant de soif. »

Mahmoud protégeait les lettres, et plusieurs savans trouvèrent un état honorable à sa cour; néanmoins on lui reprochera toujours son intolérance à l'égard d'Avicenne, dont les opinions philosophiques effarouchaient son fanatisme, et sa parcimonie envers Ferdousi cet illustre auteur du Chah Nameh. Le poëte avait composé son poëme par ordre de Mahmoud; mais ce prince ne lui envoya qu'une partie de la récompense qui lui avait été promise. Ferdousi rejeta avec dédain la somme qui lui était envoyée, et se relégua à Thous (Mechehed), sa ville natale, dans le Khorassan. Mahmoud, reconnaissant plus tard sa faute, envoya des secours au poëte; mais ils

vinrent trop tard. Au moment où un envoyé porteur d'un riche présent arrivait aux portes de Thous, on portait la dépouille mortelle de Ferdousi en sa dernière demeure; et la fille de ce grand poëte ne voulut point accepter une récompense qui avait été refusée au mérite de son père.

(1031.) MASOUD,

En succédant à Mahmoud, son père, déclara la guerre à son frère aîné Mohammed, le détrôna et le priva de la vue. A l'exemple de son prédécesseur, il alla porter ses armes dans l'Hindoustan; mais pendant qu'il soumettait cette contrée, les Tatars envahissaient le nord de son royaume. Il voulut en vain leur résister, et fut forcé de se retirer vers Lahore. Son

armée se révolta et plaça Mohammed, malgré sa cécité, sur le trône. Plus généreux que son frère, celui-ci se contenta d'exiler Masoud dans le fort de Kourry, où il fut assassiné peu d'années après. Moudoud, son fils, qui succéda à Masoud, voulut en vain s'opposer aux efforts des Tatars : la dynastie des Gaznevides perdit tout ce qu'elle possédait en Perse.

(1027.) DYNASTIE DES SELDJOUKIDES.

L'état de guerre des dynasties des Gaznevides et des Dilemides avait favorisé plus d'une fois déjà les invasions des Tatars. Mahmoud avait eu l'adroite politique de ménager un de leurs chefs les plus puissans, Mikhaïl, fils de Seldjouk. Masoud, son fils, avait été forcé de concéder des terres aux deux petits-fils de Mikhaïl, et cette première condescendance n'avait point satisfait l'ambition des chefs tatars. Mohammed Toghroul, l'un d'eux, après s'être emparé du Khorassan et de l'Irac, se dirigea sur Baghdad, s'empara du khalyfe lui-même,

et se fit donner l'investiture du commandement de la Perse et de l'Arabie. Cependant son fils Dawoud Djeker gouvernait les contrées septentrionales arrosées par l'Oxus. Il mourut en laissant à son fils Alp Arslàn, l'administration des provinces confiées à ses soins. Une révolte dans l'intérieur de la Perse força le jeune Alp Arslan à prendre les armes pour venir porter des secours à son oncle Toghroul, qui était occupé à réduire les rebelles. Mais pendant qu'ils combattaient près de Hamadan, d'autres ennemis avaient repris Baghdad, et il fallut recommencer la conquête de cette ville. Peu de temps après cette expédition, Toghroul mourut à Rey, en laissant à son neveu Alp Arslan les immenses contrées qu'il avait conquises.

(1063.) ALP ARSLAN

Joignait à une grande valeur une générosité plus grande encore, et l'amour des sciences et des lettres. Il soumit la Syrie, l'Arménie et la Géorgie ; mais on lui reproche d'avoir montré dans ces expéditions une rigeur excessive contre les chrétiens qui refusaient d'embrasser l'islamisme. La cour de Constantinople avait cherché à s'opposer à ses rapides conquêtes, et Romain Diogène, époux de l'impératrice Eudoxie, était parvenu à faire rétrograder les armées persanes, et à prendre une partie de l'Aderbaïdjan. Enflé de ces premiers succès, l'empereur grec voulut livrer la bataille ; mais ses troupes, après quelques légers avan-

tages, furent entièrement défaites, et lui-même fut pris.

Alp Arslan demanda à son prisonnier ce qu'il pensait qu'on ferait de lui. « Si tu es cruel, répondit celui-ci, tu me feras périr ; si tu es orgueilleux, tu me traîneras en triomphe, chargé de chaînes; si tu es généreux, tu me rendras la liberté. » Alp Arslan eut la générosité de choisir ce dernier parti. L'empereur s'engagea à lui payer un million de pièces d'or pour sa rançon ; mais de retour dans ses états, il trouva son trône usurpé. Il n'en chercha pas moins à s'acquitter de sa dette ; et Alp Arslan reconnaissant se disposait à marcher sur Constantinople, lorsqu'il apprit l'empoisonnement de Romanus.

Alp Arslan tourna alors ses armes

vers le pays de Kharizme. Son armée fut long-temps arrêtée devant un petit fort que Youssouf, son commandant, défendait avec beaucoup de courage. Alp Arslan après l'avoir réduit, condamna à mort cet officier pour le punir de son opiniâtreté; mais celui-ci, pour se venger, se précipita sur le monarque persan, et le tua à coups de poignard.

(1072.) MELIK CHAH

En succédant à son père qui l'avait désigné d'avance, eut à vaincre l'opposition d'un de ses oncles, Cadir Beyg, gouverneur du Kerman, qu'il fit enfermer dans une place forte. Sous le règne de Melik Chah, l'empire de la dynastie seldjoukide par-

vint au plus haut degré de splendeur. L'Egypte, l'Arabie et la plus grande partie de la Tartarie obéirent à ses lois, et les travaux des littérateurs et des savans illustrèrent son règne. Le surnom de Djelal-Edydn (Colonne de la religion), lui avait été conféré par le khalyfe; et les astronomes en réformant le calendrier, appelèrent l'ère nouvelle, l'ère Djelaléenne.

Une grande partie de cette illustration appartenait au ministre de Melik Chah, le vieux Nizam el Moulk, qui sous le règne d'Alp Arslan avait déjà régi avec gloire une partie de l'empire, et n'avait pas rendu de moins grands services à son fils. Melik Chah, trompé par les intrigues de sa cour, disgracia son vieux et fidèle

ministre, qui périt assassiné peu de temps après.

Melik Chah mourut dix-huit jours après cet événement.

(1092.) Les quatre fils de Melik Chah arrivèrent tour à tour au trône. La guerre civile s'alluma dans les diverses provinces de la Perse, de la Syrie et de la Mésopotamie. Les prétentions de Mahmoud, le plus jeune des fils de Melik Chah, soutenues par les intrigues de la reine mère, prévalurent quelque temps; mais enfin Barkiaroc, l'aîné de la famille, parvint au trône en montant sur des millers de cadavres, victimes déplorables de ces dissensions intestines. Barkiaroc prit le gouvernement de Baghdad, abandonnant à son frère

Muhammed les provinces occidentales de la Perse, tandis que Sandjar, leur troisième frère, s'établissait dans le Khorassan et les provinces septentrionales. Celui-ci après la mort de ses deux frères parvint à déposséder leurs fils, ses neveux; en leur conservant néanmoins quelques gouvernemens secondaires. Quelques révoltes éclatèrent; mais Sandjar parvint facilement à les réprimer; et tandis que d'un côté ce grand prince plaçait sur le trône de Baghdad Toghroul, un de ses neveux, qui lui était dévoué, de l'autre il soumettait à son pouvoir les provinces occidentales de l'Inde et plusieurs contrées de la Tartarie. Mais ce pays devait lui être bientôt funeste; car dans une affaire contre la tribu turke des

Gueuzleu il fut fait prisonnier. Après avoir été pendant trois ans captif, il était parvenu à gagner ses états, gouvernés avec beaucoup de sagesse par une de ses favorites; mais il mourut peu de temps après sa délivrance, âgé de 73 ans.

Parmi les poëtes qui brillèrent à la cour de Sandjar, on doit remarquer surtout le célèbre Anwery.

(1157.) La mort de Sandjar réveilla bientôt les prétentions des différens princes de la maison des Seldjoukides, que la puissance de ce monarque avait contenus dans le devoir. Toghroul III parvint après plusieurs années de guerre à soumettre la plupart de ses rivaux; mais Tacouch, roi de Kharizme, fils de l'échanson que Sandjar avait placé sur le trône de

ce pays, vint à la tête de ses troupes envahir les domaines de l'ancien maître de son père; il défit et tua de sa propre main le dernier monarque de la dynastie des Seldjoukides.

(1194.) DYNASTIE DES KHARIZMIENS.

Tacouch, après avoir soumis la Perse, laissa Ispahan au descendant de la famille des Attabeygs, qui, pendant les troubles de la maison de Seldjouk, avait gouverné le Farsistan et le Laristan. Il donna le gouvernement de l'Irac à Younous Khan, son fils.

A la mort de Tacouch, Ala Eddyn Mohammed, son successeur, dont le royaume devint immense, entreprit contre les khalyfes de Baghdad une guerre qui aurait pu réussir, s'il n'avait pas eu l'imprudence d'attirer le courroux du terrible Djeuguyz Khan (Gen-

gis-Khan), en outrageant un de ses ambassadeurs.

Ses armées furent défaites, sa famille fut prisonnière; et le malheureux monarque fugitif alla mourir de chagrin dans une île de la mer Caspienne, près du Mazenderan.

(1220.) DJELAL EDDYN,

Son fils, plus courageux que lui, osa opposer une digue au torrent des Moghols, qui descendaient sur la Perse. Il se porta du côté de Ganah, et leur livra deux batailles, dont il sortit victorieux; mais la défection d'un de ses généraux lui fit éprouver un revers, et ce ne fut qu'en se précipitant dans l'Hindus avec quelques soldats, qu'il parvint à sauver sa vie. De retour dans le Kerman, il ressaisit

l'autorité dont son frère s'était déjà emparé; et désespérant de chasser les Moghols, il porta ses armes en Syrie. Après avoir essuyé quelques revers, dégoûté de la guerre, il s'endormit dans la torpeur d'une lâche oisiveté, et se fit détester de ses sujets. Bientôt de nouvelles hordes de Moghols, qu'il ne tenta même pas d'arrêter, vinrent envahir les provinces qui lui obéissaient encore, et le forcer de chercher un asile dans les montagnes du Curdistan. Il y fut assassiné par un homme dont il avait fait périr le frère.

DYNASTIE DES MOGHOLS.

(1255.) HOLAGOU KHAN,

Chef des Moghols qui venaient de renverser la dynastie des Kharizmiens, était petit-fils de Djenguyz Khan. Il signala l'invasion de la Perse, en détruisant une secte de brigands qui avait infesté ce royaume pendant cent soixante-dix ans. Les chefs de ces brigands formèrent ce que quelques historiens appellent la dynastie des Ismaéliens, que les chroniqueurs de nos croisades ont fait connaître sous le nom d'assassins. Holagou marcha ensuite contre Baghdad, dont il s'empara, et détruisit l'empire des khalyfes.

C'est à lui que l'on doit l'observatoire de Maragha (*Voyez page* 12, *tome* 1), où Nassir Eddyn dressa les fameuses tables il-khanniennes : cette ville devint la capitale de son royaume.

(1264.) Holagou eut pour successeur Abaca Khan, son fils, qui s'occupa de réparer les désastres que des guerres successives et de fréquentes invasions avaient attirés sur la Perse; mais de nouvelles irruptions des Tatars vinrent contrarier ses projets. Abaca parvint cependant à repousser deux fois ces hordes barbares; les défaites que son frère éprouva dans une expédition qu'il avait dirigée contre la Syrie, lui causèrent un chagrin qu'il essaya, dit-on, de noyer dans le vin.

Abaca avait eu de fréquentes rela-

tions avec les Européens; il avait épousé la fille de Michel Paléologue, empereur de Constantinople. Il favorisait le christianisme et les entreprises des croisés, avec lesquels il entretenait secrètement une correspondance; on assure même qu'il avait envoyé des ambassadeurs au concile tenu à Lyon en 1274.

(1284.) NIKOUDAR,

Son frère, qui avait été baptisé sous le nom de Nicolas, voulut professer l'islamisme lorsqu'il monta sur le trône, et persécuta même ceux que peu de temps auparavant il appelait encore ses frères. Mais ces persécutions indisposèrent quelques seigneurs moghols qui détestaient les Musulmans et favorisaient les chré-

tiens ; ils étranglèrent leur roi, et mirent à sa place Arghoun Khan, petit-fils d'Abaca.

(1295.) ARGHOUN KHAN,

En embrassant l'islamisme, eut la prudence de ne point persécuter les chrétiens. Le pape Nicolas IV lui envoya une députation pour le féliciter de sa conduite; et les historiens musulmans assurent que tous les vrais croyans tremblaient qu'il ne prît un jour envie à leur souverain de convertir le saint temple de la Mekke en cathédrale. La mort d'Arghoun, causée par le chagrin que lui fit éprouver le désastre d'une armée qu'il avait envoyée en Syrie, vint mettre un terme à leurs terreurs.

(1295.) KAYKHATOU,

Frère du précédent, ne fut remarquable que par son esprit de débauche, qui le portait à enlever les femmes et les filles de ses sujets. Quelques historiens assurent qu'il avait reçu le baptême; mais il n'en professait pas moins l'islamisme. Comme ses prodigalités avaient épuisé le trésor, on fut forcé de recourir à l'établissement de papier monnaie, à l'exemple des Chinois. Les billets variaient de valeur, depuis un demi-dirrhem (25 centimes) jusqu'à dix dirrhem (5 francs). Ce papier n'eut pas cours pendant long-temps; mais cette mesure suffit pour indisposer le peuple, qui ne défendit point son roi lorsque quelques nobles, à la tête

desquels se trouvait un de ses parens, Baidou Khan, se révoltèrent et le mirent à mort.

(1295.) BAIDOU KHAN

Ne régna que peu de mois; il fut renversé à son tour par son neveu Ghazan Khan, qui avait été forcé d'en venir à cette extrémité pour sauver sa tête.

(1295.) GHAZAN KHAN

Convoqua tous les émyrs de l'empire, qui avaient une très-grande part dans le gouvernement; et quoiqu'il fît partie de la famille régnante, puisqu'il était le fils d'Arghoun, il ne voulut devoir sa couronne qu'a leur choix libre et indépendant. Mais cette élection lui donna en même temps le

droit d'exiger l'exécution des règlemens très-sages qu'il fit publier, et qui sont parvenus jusqu'à nous. Il eut a soutenir plusieurs guerres contre les sulthans d'Egypte, et en même temps il entretint des relations avec le pape Boniface VIII.

Ghazan Khan n'en fut pas moins un des plus fermes soutiens de l'islamisme qu'il avait embrassé, et il en tira prétexte pour secouer le joug infidèle du Khakhan des Tatars, auquel ses prédécesseurs avaient été soumis jusque alors, et qui à cette nouvelle envoya une armée pour envahir le Khorassan. Elle fut repoussée par Nourouz, général de Ghazan, qui périt peu de temps après victime des soupçons de son maître.

Ghazan était remarquable par l'ex-

trême petitesse de sa taille et la laideur de sa figure ; mais il rachetait ces défauts physiques par un esprit prodigieux et de grandes vertus. Il est assez singulier que les historiens orientaux, et les historiens chrétiens, s'accordent à déplorer sa mort comme une perte pour leur religion.

(1305.) ALDJIAPTOU,

Frère du précédent, appelé par les historiens musulmans Mohammed Aly Khodah-Bendeh, eut à repousser une nouvelle invasion des Tatars, et à comprimer une révolte qui s'était élevée dans le Ghilan. Pendant un règne de douze années, il rendit son peuple heureux ; ce fut lui qui fit faire à Sultanieh les magnifiques constructions dont les restes subsistent

encore; il y fit bâtir son tombeau. (*Voyez page* 26, *tome* 1.) Il est le premier des rois de Perse qui ait embrassé la secte des Chiytes, ou sectateurs d'Aly.

(1316.) ABOU SEYD (BEHADER KHAN),

Son fils, n'était âgé que de treize ans lorsqu'il monta sur le trône. Sa jeunesse encouragea la révolte des émyrs, qui s'emparèrent de l'autorité pendant plusieurs années. Cependant parvenu à un âge plus avancé, Seyd parvint à calmer les factions qui désolaient son royaume. Il s'était rendu dans le Chyrwan, pour repousser une agression des Tatars du Capchac, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre qui le conduisit au tombeau. Son corps

fut transporté à Sultanieh, auprès de celui de son père.

(1335.) Les descendans de Djenguyz Khan, qui parvinrent au trône après la mort d'Abou Seyd, n'eurent plus qu'un pouvoir nominal.

ARPA KHAN,

Qui lui succéda, mourut cinq mois après son avénement au trône.

(1336.) MOUSSA KHAN

Ne régna que deux mois, et fut détrôné par

(1336.) MUHAMMED KHAN,

Qui mourut assassiné, après avoir régné deux ans.

(1338.) SAUKY,

Sœur d'Abou Seyd, élevée au trône en épousant Djehani Timour.

(1339.) DJEHANI TIMOUR.

(1344.) NOUCHYREWAN.

Tous ces rois ne sont pas nommés par la plupart des historiens, et nous ne les citons ici que pour ne pas rompre le fil chronologique, que nous allons rattacher à la dynastie des Tymourides.

DYNASTIE DES TYMOURIDES.

TYMOUR LENK.

(*Timour le boiteux*), plus connu sous le nom de Tamerlan, envahit la Perse sans jamais la posséder. Deux fois il s'empara de ce royaume, et deux fois les émyrs qui commandaient les diverses provinces se révoltèrent contre son autorité. On sait combien la ville d'Ispahan paya cher la résistance qu'elle essaya d'opposer à ce féroce vainqueur : soixante-dix mille têtes amoncelées formèrent l'épouvantable monument qui devait transmettre à la postérité la mémoire du siége de cette ville.

(1405.) A la mort de Tymour, de nombreux prétendans à la couronne se disputèrent l'empire. Khalil Sultan l'emporta d'abord; mais son amour imprudent pour une de ses femmes lui fit perdre le sceptre qu'il avait conquis par son courage. Son oncle, Sultan Chah Rokh, qui gouvernait le Khorassan, le rétablit sur le trône; mais ce prince périt quelques années après celle qu'il avait tant aimée, et se perça le cœur en apprenant sa mort.

(1409.) SULTAN CHAH ROKH,

A la mort de son neveu, prit les rènes de l'empire, et s'occupa de réparer les maux occasionés par la guerre. Il rebâtit les villes de Hérat et de Merv, et encouragea les travaux

des savans. Il mourut à l'âge de soixante-onze ans, après un règne de trente-huit ans, pendant lequel il n'eut à soutenir d'autres guerres que celles des tribus turkes, commandées par Kara Youssouf.

(1446.) ULUGH BEYG,

Son fils, lui succéda. C'est aux soins de ce prince que nous devons les célèbres tables astronomiques qui portent son nom. Il eut la douleur de voir son propre fils se révolter contre lui.

(1449.) ABDOUL LATIF,

Après avoir fait périr son père, ne jouit pas long-temps des fruits de son crime, et ses propres soldats se chargèrent de venger leur ancien roi.

(1449.) Après de longues contesta-

tions Babour parvint à s'établir dans le Khorassan. Il avait l'habitude de s'enivrer ; et comme on lui reprochait ce défaut, il alla en pèlerinage au tombeau de l'imam Riza à Mechehed, pour faire vœu de sobriété. Il ne tint pas ses promesses, et mourut des suites de son intempérance.

(1468.) ABOU SEYD,

Arrière-petit-fils de Tymour, qui gouvernait le Farsistan, lui succéda. Il périt dans les guerres contre les Turks, dont les attaques devenaient de plus en plus fréquentes. Ce fut Huçein Beyg, leur général, qui tua ce prince de sa propre main.

A la mort d'Abou Seyd, Sultan Huçein Mirza parvint à s'emparer du sceptre que lui disputaient de nom-

breux compétiteurs. Les nombreuses victoires qu'il remporta sur ses concurrens et sur les Uzbeygs lui firent donner le nom de Ghazi (le Victorieux). Le célèbre historien persan Khondemir vécut à sa cour.

(1505.) BEDI ALZEMAN,

Fils du précédent, fut détrôné par les tribus turcomanes, et forcé de fuir près de Tauris. Il fut envoyé à Constantinople lorsque l'empereur Selim Ier. s'empara de la ville qu'il avait choisie pour sa retraite, et il finit ses jours dans la capitale de l'empire ottoman.

Depuis la chute de ce prince jusqu'au moment de l'élévation de la dynastie des Sofys, la Perse fut en proie aux tribus turcomanes, désignées sous

les noms de *kara couiounlou* et de *ak couiounlou*, (le mouton noir et le mouton blanc.) Un de leurs chefs, nommé Hassan, remporta plusieurs victoires éclatantes, et reçut des ambassades de la part de quelques princes européens.

DYNASTIE DES SOFYS.

(1502.) ISMAIL Ier.

Ismaïl, premier roi de la dynastie des Sofys, dut le trône à la considération que ses ancêtres s'étaient attirée par leur piété. Un de ses aïeux avait demandé à Tamerlan la grâce de plusieurs tribus turkes prisonnières et destinées au supplice, et les avait établies dans des terres qu'il avait achetées aux environs d'Ardebil. Ces tribus dévouées à Ismaïl lui aidèrent à conquérir un trône auquel il avait quelques droits, parce qu'il descendait par les femmes du chef turc Huçeïn, dont nous avons parlé ci-dessus. Ismaïl, à l'âge de quinze ans,

rassembla les hommes sur qui il pouvait compter, et leur donna un bonnet rouge qui les fit distinguer par le nom de *Kizil Bach*, que les Persans conservent encore aujourd'hui. En seize années il eut soumis à sa domination la plus grande partie des provinces de la Perse; cependant Selim Ier. vint attaquer l'Aderbaïdjan et s'emparer de Tauris. Ismaïl, pour se consoler de cet échec, alla soumettre la Géorgie : il mourut dans Ardebil à l'âge de trente-huit ans.

(1524.) THAMASP.

Thamasp n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père. Les Uzbeygs vinrent pour envahir son royaume, et ils furent repoussés. La révolte du Chyrwan, et les discussions surve-

nues entre les tribus qui avaient aidé son père à monter sur le trône, troublèrent les commencemens de son règne. Quelques soulèvemens dans le Khorassan, la révolte du frère même de Thamasp, l'arrivée du roi Humaioun, qui reçut une généreuse hospitalité, enfin une peste effroyable; tels sont les événemens les plus remarquables du règne de Thamasp, qui dura plus de cinquante-trois ans. Ce prince, auquel on reproche peu de défauts, et dont on ne célèbre aucune vertu, mourut à l'âge de soixante-quatre ans; quelques historiens assurent qu'il mourut empoisonné.

(1576.) ISMAIL II.

Ismaïl II était le quatrième fils de Thamasp. Son règne, qui fut de

courte durée, fut rempli d'atrocités de toute espèce. Il fit massacrer tous les princes du sang royal qui vivaient alors à Cazbïn; après un règne de vingt-deux mois, ce monstre mourut empoisonné par l'opium.

(1577.) MOHAMMED KHODA-BENDEH.

Mohammed, fils aîné de Thamasp, était incapable de gouverner. Comme il était presque aveugle, il aima beaucoup mieux confier le soin de son empire à Myrza Soleiman, son ministre, qui repoussa d'abord avec assez de succès les tribus des Tatars, qui continuaient à faire des incursions dans le royaume.

Mais quelques années après, l'invasion de l'Aderbaïdjan par Othman

pacha, général turk, et l'usurpation du Khorassan par un prétendant à la couronne, vinrent apporter de nouveaux troubles, qu'augmenta encore une irruption des Uzbeygs. C'est dans ces circonstances difficiles que Chah Abbas, second fils de Mohammed, s'empara du pouvoir.

(1585.) CHAH ABBAS.

Ce prince, un des plus grands rois de la Perse, s'empressa d'abord de conclure la paix avec les Ottomans. On rapporte que peu de jours avant la conclusion de cette paix, Abbas ayant passé avec quelques-uns de ses principaux officiers la rivière de Kour, se joignit à quelques chefs ennemis qui l'invitèrent à se fier à leur hospitalité.

Abbas les engagea à son tour à l'accompagner dans le camp des Persans, et ils acceptèrent en le priant de leur faire voir le jeune monarque qui régnait sur la Perse, et dont la renommée était déjà si grande. On laisse à juger de leur surprise, lorsqu'à la vue des marques de respect que l'armée témoignait à leur jeune introducteur, ils s'aperçurent que c'était Abbas lui-même.

Tranquille du côté des Ottomans, Abbas s'empressa d'aller apaiser les révoltes du Ghilan, et de repousser les invasions des Uzbeygs. Il remporta contre eux auprès de Hérat une victoire signalée (1597) ; de là il reporta ses armes sur le petit royaume du Laristan ; puis chassa les Ottomans de Néhavend, de l'Arménie, de

l'Irac et du Diarbékir, et expulsa les Portugais de Hormouz. Mais ce grand monarque ne se distingua pas seulement par ses vertus guerrières; il sut aussi se montrer grand dans la paix, en encourageant dans son royaume les sciences, les arts et l'industrie, et en entretenant au dehors des correspondances amicales avec la plupart des princes de l'Europe et de l'Asie.

L'historien regrette d'être obligé de reprocher à ce prince plusieurs actes de cruauté qui déshonorent son règne, et entre autres le meurtre de son fils aîné et la mutilation de deux autres de ses enfans.

Chah Abbas mourut le 28 janvier 1628, à l'âge de soixante-dix ans,

dans son palais de Ferrah Abad, dans le Mazenderan.

(1628.) CHAH SEFI.

Sam Mirza, petit-fils d'Abbas, prit le nom de Chah Sefi en montant sur le trône. Ce monstre, qui conserva toute la cruauté de son aïeul, sans avoir aucune de ses qualités, versa le sang des personnages les plus élevés de sa cour; sa rage s'étendit même jusqu'aux membres de sa famille. Sous le règne de ce prince, le sultan Mourad s'empara de Baghdad. Le poison termina les jours de Chah Sefi à Kachan.

(1641.) CHAH ABBAS II.

Ce prince avait à peine dix ans lorsqu'il monta sur le trône, et tant

qu'il fut enfant, les mœurs de la cour furent très-rigides ; mais elles changèrent tout à coup, et le jeune roi passa d'une excessive réserve à une débauche effrénée.

Sous son règne, les Persans reprirent Kandahar, dont le grand Moghol s'était emparé du temps de Chah Sefi. En vain Chah Djihan fit tous ses efforts pour reprendre cette ville, *la planète de Mars*, disent les historiens Persans, *était à la droite de notre armée, et nous ne pouvions manquer d'obtenir la victoire.*

Abbas II mourut à Damghan, âgé de trente-quatre ans, après avoir régné vingt-cinq années. On dit que sa mort fut causée par une maladie que lui avait communiquée une de ses femmes. Ce prince était très-tolérant

pour les chrétiens; sous son règne Chardin et Tavernier parcoururent la Perse.

(1666.) CHAH SOLEIMAN,

Ou Sefi II, avait vingt ans lorsqu'il arriva au trône de Perse. Son long règne n'est remarquable par aucun événement important. Les attaques des Usbeygs dans le Khorassan, et celle des Hollandais dans le golfe Persique, firent si peu de sensation dans le royaume même, que le monarque ne se donna pas la peine de les repousser. Tous ses exploits se bornèrent à forcer un de ses ministres, qui était d'une très-grande sobriété, à s'enivrer avec de l'opium, et à lui faire couper la barbe pendant qu'il était privé de sa raison.

Soleïman mourut après avoir régné vingt-neuf ans : il en avait alors quarante-neuf.

(1694.) SULTAN HUÇEIN.

Ce prince, qui avait été choisi par son père au lit de mort, se signala par les persécutions dont il accabla les partisans du sofysme; son fanatisme alla même jusqu'à faire briser les vases qui contenaient les vins et l'eau de rose destinés à l'usage de son père. Bientôt les ennuques et les prêtres eurent remplacé tous les hommes chargés des emplois publics. Sous ce monarque faible et pusillanime, les deniers publics furent livrés aux mollahs intrigans, toutes les branches de l'administration et de la justice furent corrompues, et lors-

qu'au bout d'un règne de vingt-ans la puissance des Afghans vint communiquer à la Perse la commotion qui devait la tirer de cet état de torpeur, on regarda les conquérans comme des libérateurs.

DYNASTIE DES AFGHANS.

MAHMOUD L'AFGHAN.

Les vexations d'un prince de Géorgie, envoyé par Sultan Huçein pour gouverner le Kandahar, avaient excité la révolte parmi les Afghans. Myr Weys, de la tribu de Gadjeh, et après lui Myr Mahmoud, son fils, repoussèrent les armées persanes qui furent dirigées contre le pays pour apaiser cette révolte. Mahmoud se porta sur Ispahan par le Kerman; et sans se décourager d'un premier échec, il marcha sur la capitale de la Perse, et força le faible Huçein d'abdiquer un trône qu'il n'eût jamais dû

occuper, en même temps qu'il épousa une de ses filles.

(1722.) Les commencemens du règne de Mahmoud furent assez heureux; mais la défaite d'une armée envoyée par lui contre Thamasp, un des fils de Huçein, qui après l'abdication de son père s'était retiré à Casbin, changea tout à coup son caractère. Un délire furieux s'empara de lui; il fit rassembler dans son palais tous les membres de la famille des Sofys, et les égorgea lui-même. En vain on appela les médecins du Kandahar et de la Perse, en vain on eut recours aux prières des catholiques arméniens, les Afghans, menacés par les progrès de Thamasp, fils de Huçein, se virent obligés de

déposer leur roi, qui mourut bientôt dans un état de folie effrayant.

(1725.) ACHRAF.

Les Turks profitant de la guerre civile qui s'était élevée en Perse, s'étaient emparés d'une partie de l'Arménie, de l'Erivan et de l'Aderbaïdjan, tandis que les Russes occupaient la Géorgie. Dans ces circonstances Achraf, après avoir offert la couronne au vieux Sultan Huçein, qui vivait encore, pria Thamasp de vouloir bien venir la recevoir à Ispahan. Ce malheureux prince voyant son royaume envahi de toutes parts, serait tombé dans cette embûche, si des amis zélés ne l'eussent pas averti de la trahison de l'astucieux Achraf. Alors il se retira dans le Mazenderan,

pour observer la lutte qui allait s'établir entre les armées qui se disputaient son royaume.

Achraf fortifia Ispahan, et après avoir battu les Turks, il les força de conclure la paix, et de reconnaître ses droits au trône de Perse.

Cependant Thamasp avait formé dans le Mazenderan une cour dont les Cadjars d'Aster Abad étaient les principaux appuis. Nadir, l'un d'eux, après avoir exercé le métier de chef de brigands, s'était élevé jusqu'au rang de général d'armée, et avait enlevé Nichapour aux Afghans. Il vint à la tête de cinq mille hommes offrir ses services au prétendant, qui les réunit avec empressement aux trois mille hommes dont il pouvait disposer. On se porta sur Mechehed; et

après plusieurs combats, Achraf fut forcé d'abandonner Ispahan et Chyraz; mais avant de quitter cette ville, il eut la cruauté d'égorger le malheureux Sultan Huçein. Peu de temps après, toute l'armée des Afghans fut dispersée.

(1527.) CHAH THAMASP.

Chah Thamasp fut reçu dans Ispahan avec les transports de la joie la plus vive; tous les Afghans qui furent trouvés dans la capitale, furent mis à mort. Nadir se porta avec les troupes persanes sur Chyraz, où Achraf s'était retranché. Ce prince fut obligé de s'enfuir avec deux cents hommes, et de se jeter dans le Seïstan et le Baloukhistan. Il espérait gagner par les provinces le Kandahar; mais il

fut égorgé par un des chefs du pays, qui envoya sa tête en présent à Chah Thamasp.

Cependant Nadir avait tourné ses armes victorieuses du côté du Khorassan. A son retour, il apprit que Chah Thamasp, après quelques engagemens avec les Ottomans, venait de conclure une paix honteuse. Alors mécontent de cette conduite, il invita le roi de Perse à une fête, à la fin de laquelle il le fit prisonnier pour l'envoyer, dit-il, dans la terre sacrée du Khorassan, rendre un culte pieux le reste de ses jours au maître souverain de l'univers.

(1732.) ABBAS III.

Ce prince n'était âgé que de huit mois, lorsque le caprice de Nadir le

fit monter sur le trône de Perse. Pendant la durée de la régence, qui fut de cinq ans, Nadir se porta sur Baghdad; et attaquant les Ottomans à Samorah, village situé près de cette ville, il fut mis avec son armée dans une déroute complète. Mais cet habile général répara promptement cet échec, et après avoir comprimé une révolte qui avait éclaté dans le Farsistan, il arracha en peu de temps la Géorgie et l'Arménie à l'armée ottomane privée de son chef.

Sur ces entrefaites, Abbas III mourut dans Ispahan.

(1736.) NADIR CHAH.

En apprenant cette nouvelle, Nadir rassembla pour la grande fête du Nourouz dans les plaines de Chawal Mo-

ghan, sur les bords de l'Araxes, tous les grands de la cour, et voulut devoir sa couronne à leur élection; il proposa en même temps le retour au rit sunnite. Les astrologues les plus habiles décidèrent que la couronne devait être placée sur la tête du monarque le 26 février à huit heures vingt minutes du matin.

Nadir après son couronnement alla séjourner quelque temps dans Ispahan : il se porta ensuite sur Kandahar à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Il investit d'une manière particulière cette ville, qui était située dans une position très-forte. Il la fit entourer à portée de canon de plusieurs fossés, près desquels il fit construire, à demi-portée de fusil les unes des autres, des tours ap-

pelées *singuer*, dans lesquelles il pouvait placer de cinq à dix hommes, en même temps qu'il établit un parc d'artillerie considérable sur une montagne voisine (1).

Lorsqu'après un siége de dix-huit mois, le khan du Kandahar eut capitulé, Nadir marcha sur l'Hindoustan, où commandait alors Mohammed Chah. Après avoir déposé ce monarque pour s'emparer de ses trésors, il le rétablit sur son trône, parce que, dit-il, ce roi d'origine turkomane devait être son parent. Lorsqu'il prit Delhi, il ordonna un massacre, dans lequel, suivant quel-

(1) Ces détails sont extraits de la relation d'un voyage dans le Kandahar, par Aroutin, Arménien attaché à l'ambassade ottomane près Nadir Chah. Ce voyage écrit en turk n'a jamais été traduit dans aucune langue européenne.

ques écrivains, plus de deux cent mille habitans furent égorgés.

Son armée emporta de cette contrée une somme de près de deux milliards; mais une partie de ces richesses furent perdues dans la route. Nadir en revenant de l'Inde envahit le Khorassan et le pays de Kharizme. Il revenait de cette expédition, lorsqu'une tentative d'assassinat contre sa personne fut attribuée à son fils Mirza Riza Couli. Nadir fit aveugler ce jeune homme, et lorsqu'il eut reconnu dans la suite son innocence, sa férocité ne connut plus de bornes; partout il fit couper les têtes, que l'on empilait dans les approches des villes, ou sur le sommet des mosquées.

La guerre qu'il entreprit contre Baghdad ne put le distraire de cet

horrible délire. Bientôt éclatèrent de tous côtés des révoltes, que Nadir voulut étouffer sous des flots de sang. Il se portait avec son armée vers le Seïstan pour comprimer la rébellion d'un de ses neveux, et dans la route il s'était proposé de faire exterminer les Persans de son armée par les Tatars qu'il avait à ses ordres, lorsque les chefs persans, instruits de ce dessein, entrèrent de nuit dans sa tente et l'égorgèrent. Ce fut Salah Beyg, capitaine de ses gardes, qui lui porta le coup fatal (1).

(1) Depuis l'époque de la mort de Nadir Chah, l'histoire persane se lie si intimement à l'histoire contemporaine, que nous avons cru devoir la faire connaître dans le plus grand détail. M. Perrin s'étant chargé de traduire cette partie de l'excellent ouvrage sur la Perse, de M. le général Malcolm, c'est cette traduction que nous publions ici.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LIVRE IV.

Événemens arrivés à la mort de Nadir Chah.

Le lendemain du jour où Nadir Chah fut massacré, la confusion régna dans l'armée persane. Ahmed Khan, un des officiers généraux, et plus connu dans la suite sous le nom de Ahmed Chah Dourany, et chef des Debdallies, tribu afghane, s'étant mis à la tête d'un corps d'Uzbeygs à la solde de Nadir, attaqua les troupes persanes; mais il fut repoussé avec

perte (1). Voyant ses efforts inutiles, il rassembla ses adhérens et gagna à toute bride Kandahar, dans l'intention de se rendre maître de cette ville importante, et d'intercepter un riche convoi, qui parti de Caboul se dirigeait vers l'intérieur de la Perse Avec aussi peu de moyens, il réussit cependant à fonder un empire, dont la puissance devint bientôt redoutable à tous les peuples voisins. Les officiers qui avaient massacré Nadir élevèrent au trône Aly, neveu de ce monarque, qui se trouvait alors pourvu du gouvernement du Seïstan. Ce prince se hâta de se rendre auprès d'eux, et dès l'instant où il fut entré dans le camp, il fut salué du nom de roi.

(1) Selon quelques personnes il fut attaqué lui-même par les Persans.

Le premier acte de son gouvernement fut de faire courir une proclamation, par laquelle il annonçait au peuple que ceux qui avaient égorgé Nadir l'avaient fait par son ordre. Ainsi le neveu de ce prince, qui devait tout aux bontés de son oncle, se fit un mérite auprès du peuple de l'avoir mis à l'abri des fureurs de ce despote, qui, pour me servir des propres paroles de la proclamation, « *s'était plu à se* « *baigner dans le sang, et qui insatia-* « *ble de crimes, avait osé faire élever* « *des pyramides composées des têtes de* « *ses sujets. Touché du malheur des* « *peuples,* continuait-il, *nous avons* « *ordonné à Mohammed Kouli Khan,* « *commandant des gardes afghanes,* « *de se saisir du tyran et de l'égorger:* « *le bonheur du peuple, le désir du*

« bien public et l'envie de rendre la « tranquillité à la nation ont été notre « seul but. »

La même proclamation apprit aux Persans que leur nouveau souverain se rendait à Mechehed, où il fut reçu aux acclamations des troupes et des habitans, qui l'invitèrent à prendre les rênes du gouvernement pour adoucir leurs maux, et rendre à la Perse cette tranquillité dont elle ne jouissait plus depuis un si grand nombre d'années. Il annonça aux habitans que, dans la vue de leur faire oublier les extorsions sans nombre qui avaient déchiré ce royaume sous ses prédécesseurs et apaiser la colère céleste, il leur remettait les taxes de l'année courante, et les impôts extraordinaires pour les deux années qui allaient suivre.

Tout en faisant de si belles promesses, à l'instant même où il s'efforçait de se rendre agréable au peuple, et prenait pour y réussir les noms d'*Adil Chah* (roi juste), ce prince démentait par des actes de barbarie, les espérances qu'on avait conçues de lui. Un corps d'armée avait réussi à s'emparer par surprise de la forteresse de Kelat, où étaient renfermés les trésors de Nadir. Les princes *Nassir Ullah*, *Imam Kouli* et *Chah Rokh*, fils de Nadir, se trouvaient dans cette place à l'instant où les troupes d'Adil Chah y entrèrent. Ils prirent la fuite, mais tombèrent bientôt entre les mains d'un corps de troupes envoyé à leur poursuite. Les deux premiers furent massacrés, aussi bien que l'infortuné Riza Kouly, et treize des fils et petits-

fils de Nadir; le seul qui fut épargné était un de ses petits-fils, nommé Chah Rokh, qui avait environ quatorze ans à cette époque. Adil Chah ne consentit à lui laisser la vie que jusqu'au moment où il aurait établi son trône sur des bases solides; d'autres personnes croient que Adil Chah n'épargna Chah Rokh que dans la seule crainte que le peuple ne demandât pour son roi un fils de Nadir. Il se proposait dans une telle occurrence d'élever ce jeune homme au trône, et de ne lui laisser de cette dignité que le nom.

Adil Chah désirant effacer par sa prodigalité, les impressions fâcheuses qu'avaient fait naître dans l'esprit du peuple le meurtre de tant de princes, versa à pleines mains les immenses trésors arrachés à l'Inde par son oncle;

mais tous ses efforts furent vains : il ne put attacher personne à ses intérêts, et son règne fut court et triste (1). Défait par son frère Ibrahim Khan, à qui il avait confié le gouvernement de l'Irac, il tomba entre ses mains, et on lui arracha les yeux. Ibrahim ne montra d'abord aucunement l'intention de monter sur le trône ; et avant de découvrir ses dessins, il fit tous ses efforts pour s'emparer de la personne du jeune prince Chah Rokh et des trésors de Nadir. Cependant il ne put réussir, et voyant qu'il ne lui restait pour unique ressource qu'un coup

(1) Mohammed Kouly Khan, un des meurtriers de Nadir, ayant encouru la disgrâce de Adil Chah, fut livré par ce prince aux femmes de ce conquérant, qui le mirent en pièces de leurs propres mains.

d'éclat, il se fit proclamer roi par ses partisans; mais son règne fut encore plus court que celui de son frère, auquel il avait arraché la couronne (1). Fait prisonnier par ses propres troupes, il périt de la main même de l'officier à la garde duquel il avait été confié dans la ville de Mechehed, et ne fut regretté de personne : sa mort fut bientôt après suivie de celle d'Adil Chah, qui avait été aussi envoyé dans cette ville pour y être gardé à vue.

Chah Rokh était fils de Riza Kouli; sa mère était fille de Chah Sultan

(1) Il dut la victoire qu'il remporta sur son frère à la défection des troupes d'Aly. Il réussit cependant à soumettre Myr Arslan, qui s'était déclaré indépendant dans l'Aderbaïdjan.

Huçein; et personne n'avait plus de droits au trône. Outre sa jeunesse, sa beauté, ses manières aimables, son caractère doux et humain, ses grâces enfantines l'avaient rendu l'idole du peuple; mais toutes ces qualités ne purent le sauver. Bientôt se présenta un nouveau prétendant au trône; son nom était Myrza Seïd Mohammed: cet homme avait sous le règne de Nadir rempli des fonctions importantes, et se vantait de descendre par sa mère de l'un des princes Sofys (1). Seïd Mohammed, pour préparer les esprits à ses intrigues, commença par faire circuler un mémoire dans lequel Chah Rokh était peint comme l'héritier de l'impiété de Nadir, et il ap-

(1) Sa mère était fille de Soliman, second père de Chah Sultan Huçein.

porta pour preuve de ce qu'il avançait la conduite généreuse que ce jeune prince avait tenue à l'égard de quelques marchands chrétiens. Seïd Mohammed avait pour père Myrza Daoud, grand-prêtre de Mechehed, et qui s'était acquis une telle réputation par sa vertu et sa piété, que Chah Sutan Huçein n'avait pas dédaigné de lui donner sa sœur en mariage. Cette haute réputation dont jouissait le père, avait donné au fils, sur toutes les personnes de sa condition, une telle influence, qu'elles s'engagèrent à seconder ses vues de tout leur pouvoir. Soutenu par de tels auxiliaires, il ramassa bon nombre de partisans, et attaqua Chah Rokh avant que ce jeune prince eût eu le temps de rassembler des troupes. Le malheureux, fait pri-

sonnier, fut privé de la vue, pendant que son compétiteur fut proclamé roi sous le nom de Soleiman; mais le triomphe de ce nouveau monarque fut de bien courte durée. Yousouf-Aly, général des troupes de Chah Rokh, se hâta de venger son maître. Soleiman, battu et fait prisonnier, fut puni de mort.

(1750.) Après cet événement Yousouf-Aly plaça sur le trône le faible Chah Rokh, et prit le titre de régent du royaume; mais ces mesures furent dérangées par deux chefs qui se trouvaient à la tête, l'un d'un corps de troupes Curdes, et l'autre d'une troupes d'Arabes. Ces deux corps réunis attaquèrent Yousouf, et l'ayant fait prisonnier, lui firent éprouver le même sort qu'il avait

fait subir à Soliman. Chah Rokh, destiné par la fortune à être le jouet et le mannequin des chefs ambitieux qui désolaient la Perse, descendit encore une fois du trône pour aller en prison. Peu de jours après lui avoir arraché le sceptre, les deux généraux ne pouvant s'accorder, sortirent chacun par une porte de la ville, et engagèrent une action sanglante. Myr Alem, qui commandait les Arabes, ne demeura victorieux que pour tomber lui-même devant Ahmed Khan Abdallie, dont nous avons parlé plus haut. Peu après la mort de Nadir, il s'était fait proclamer roi de l'Afghanistan, de Caboul et du Kandahar, et vennait d'ajouter à ses autres conquêtes la ville de Herat. Il s'avança contre Myr Alem, qui fut vaincu et mis

à mort; peu après la ville de Meche-hed, après quelque résistance, se soumit au vainqueur.

Ahmed Khan devait profiter des circonstances et s'emparer du reste de la Perse; mais l'aspect de cette contrée l'en détourna. Chaque province était épuisée et sans aucune ressource; les Afghans étaient regardés, par la population entière de la Perse, comme la cause des malheurs qui étaient venus fondre sur ce pays; et les attaques de Nadir contre la religion de l'état avaient rallumé dans le cœur de tous les Persans la haine qu'ils avaient toujours eue pour les Sumites. Mais ces obstacles n'étaient pas les seuls qui s'opposassent aux vues de Ahmed Dourrany : l'exemple de Nadir, qui de simple chef était parvenu

à s'élever au trône et à régner en Perse plusieurs années, stimulait l'ambition de tous les petits chefs, qui se croyant autant de talens que ce conquérant, s'imaginaient pouvoir l'imiter; et la Perse comptait autant de prétendans au trône qu'il y avait de gens un peu distingués par leur naissance ou par leurs grades militaires. On ne saurait assez admirer la prudence du prince afghan, qui abandonna cette scène de troubles pour employer son temps d'une manière plus convenable, en établissant d'une manière solide et inébranlable le trône qu'il venait de fonder dans les rochers de l'Afghanistan. Il laissa une couronne à sa famille, et donna à sa nation une considération et un rang bien supérieur à celui qu'elle avait eu jusqu'alors.

Ahmed Chah, avant de quitter le Khorassan, assembla les principaux chefs du pays, et leur proposa de détacher du reste de la Perse une province qui pouvait s'énorgueillir d'avoir donné naissance au célèbre Nadir, et d'en faire un état pour l'infortuné petit-fils de ce prince. Ils embrassèrent avec empressement un tel projet, charmés d'avoir à leur tête un prince faible, au nom duquel ils gouverneraient, et qui offrait à tous les chefs une occasion favorable de s'agrandir. Ahmed se déclara protecteur de l'indépendance du Khorassan, qu'il regardait comme un contre-poids formidable contre l'ambition des princes que la fortune élèverait au trône de Perse.

Le faible Chah Rokh continua à

porter le nom de prince, et sa petite cour eut pour revenus les impôts de la ville de Mechehed et des environs. Il recevait en outre les présens de quelques chefs qui continuaient à le reconnaître pour leur seigneur suzerain nominal : nous aurons occasion de parler de lui dans l'histoire de Agha Mohammed.

KERIM KHAN.

Pendant qu'Ahmed Khan était occupé à établir le gouvernement du Khorassan, Mohammed Huçein Khan, chef de la tribu des Cadjars, et grand-père du monarque qui occupe actuellement le trône, vint fixer sa résidence à Asterabad sur le bord oriental de la mer Caspienne. Feth aly Khan, père de ce prince, avait été

asssassiné par ordre de Nadir, et la tribu des Cadjars nourrissait une haine implacable contre le monarque féroce qui venait de périr. Ahmed Khan, craignant avec raison que Mohammed Huçein Khan, qui venait de s'emparer du Mazenderan, ne marchât à de nouvelles conquêtes, envoya contre lui un corps d'Afghans; mais il fut repoussé avec perte, et la victoire de Mohammed donna un nouvel éclat à ses armes.

Azad Khan, un des généraux de Nadir, était à cette époque le maître de l'Aderbaïdjan. Le Ghilan s'était déclaré indépendant, et avait mis à sa tête Hydayet Khan; la Géorgie gouvernée par les lois d'un prince chrétien nommé Héraclius, qui avait appris l'art de la guerre sous les éten-

dards de Nadir, semblait par son attitude guerrière vouloir donner à penser qu'elle voulait sortir de cette suggestion, dans laquelle l'avaient si longtemps tenue les princes musulmans de l'Asie.

Telle était la situation des provinces septentrionales de l'empire, lorsqu'un chef de la tribu des Bakhtiars, appelé Aly Merdan Khan, s'empara d'Ispahan. Pour colorer son usurpation, il résolut d'élever au trône un descendant de la famille des Sofys; mais prévoyant bien qu'il ne pouvait mettre son dessein à exécution sans une aide puissante, il appela sous ses drapeaux tous les chefs : le plus distingué de tous, *Kerim Khan*, se rendit à son invitation. Ce chef ne pouvait citer en sa faveur la noblesse de ses

aïeux; car s'il en faut croire un de ses descendans, qui a donné le tableau généalogique de sa famille, Kerim avait pour père un vagabond célèbre, nommé Eymak. Il n'avait pu obtenir un commandement dans l'armée de Nadir; mais il avait su se faire remarquer par la profondeur de son génie et son intrépidité dans les combats. Dès lors Kerim conçut l'espérance de succéder un jour à Aly Merdan Khan, déjà très-avancé en âge, et hors d'état d'avoir jamais des enfans.

Après la prise d'Ispahan, la réputation de Aly Merdan Khan fut bientôt éclipsée par celle de Kerim qui, lorsque les troupes sous son commandement occupèrent la ville, établit parmi elles une si bonne discipline, que les

habitans d'Ispahan n'en reçurent pas le plus léger tort. C'est dans cette occasion que la Perse connut, pour la première fois, l'humanité, la clémence et toutes les vertus de ce chef, qui devait un jour laisser un nom vénéré.

La conduite généreuse de Kerim l'ayant rendu l'objet de la bienveillance universelle, éveilla la jalousie de Aly Merdan, et bientôt après il y eut rupture ouverte entre ces deux chefs. Aly Merdan profita de l'absence de Kerim pour faire souffrir toutes sortes de mauvais traitemens à ceux même que Kerim avait sauvés du pillage, et personne ne douta que ce dernier ne devînt tôt ou tard la victime du ressentiment de Aly Merdan. Kerim, sentant bien tout le danger de sa situation, préféra un état

d'hostilités ouvertes à une telle amitié. Il rassembla donc ses partisans et se déclara l'ennemi de Aly Merdan, qui quelque temps après fut assassiné par un seigneur persan, nommé Mohammed Khan. Cet événement rendit Kerim maître de toutes les provinces méridionales de l'empire; mais sa destinée était d'avoir toujours à combattre de nouveaux ennemis.

Kerim était chef d'une petite tribu qui formait une branche de la grande tribu du Lac, et qui tenait un rang distingué parmi celles qui habitent l'intérieur de la Perse. Le nom de cette tribu était *Zend* (1). Kerim appela sous ses étendards toutes les tri-

(1) Selon quelques personnes, le nom de *Zend* lui fut donné, parce qu'elle fut chargée par Zoroastre de la garde du *Zend Avesta*.

bus nomades de l'empire ; il sut établir parmi elles une union indissoluble et n'en faire qu'un seul corps. Il leur rappela l'exemple des héros dont ils étaient si fiers de descendre. Dès son premier pas dans la carrière, tous les habitans des parties méridionales se reposant sur sa justice et son humanité, se déclarèrent en sa faveur. Les Arabes eux-mêmes qui, depuis l'invasion de la Perse, avaient conservé la simplicité de leurs manières, furent forcés d'admirer celles de ce grand homme, ainsi que la fermeté de son caractère; sa réputation força même les Afghans, et ces tribus turkomanes qui avaient combattu sous les bannières de son rival, à venir le joindre.

A la mort de Aly Merdan Khan, il

restait encore à Kerim deux rivaux formidables, Azad Khan Afghan et Mohammed Aly Cadjar; et il n'était point permis à Kerim d'espérer un règne tranquille tant qu'ils ne seraient pas abattus. Pour prévenir la confusion, nous parlerons séparément de ses démêlés avec ces deux compétiteurs. Dès le premier combat qui se donna auprès de Casbin entre Kerim et Azad Khan Afghan, le dernier, qui était maître l'Aderbaïdjan, le battit si complétement qu'il fut obligé d'abandonner Ispahan et Chyraz, en continuant de fuir devant son redoutable ennemi. Il entra dans cette chaîne de montagnes qui sépare les plaines fertiles du Fars des vastes déserts de sable que baignent au loin les eaux du golfe Persique, et auxquelles

on a donné le nom de Kermasir, ou plaines de la chaleur.

Abattu par les revers qu'il venait d'éprouver, abandonné par une partie de ses troupes, Kerim prit la résolution de se jeter sur l'Inde, pour y chercher ce royaume dont l'idée venait sans cesse flatter son ambition; mais il en fut détourné par les sages avis de Roustem, chef du village de Khist, où il était venu demander un asile. Ce village est situé dans une petite vallée qui couronne le sommet d'une de ces montagnes qui regardent le Kermasir. Roustem fit sentir à Kerim combien il lui serait facile d'écraser Azad Khan, lorsque ce chef se serait engagé dans les défilés qu'il avait à traverser pour arriver jusqu'à Khist. Le cheikh ne se contenta pas

de donner des avis à Kerim, il lui offrit d'attaquer Azad à la tête de ces montagnards, et il parvint à persuader à ce prince d'attendre le résultat de l'action.

Le défilé de Kema peut avoir environ deux milles d'étendue; le chemin, ou plutôt le sentier qui longe le flanc de la montagne, est très-étroit, quelquefois même il n'a que deux pieds de largeur, et ne permet par conséquent aux soldats de marcher qu'à la file l'un de l'autre. En outre on avance sur le roc nu; jamais la riante verdure ne vient embellir ces lieux sauvages; partout on ne voit que caillou, et la terre fuit sous les pas. Ces hauteurs s'élèvent à pic comme des remparts naturels, et quelques-unes des sommités ne sont éloi-

gnées l'une de l'autre que de cent pas : c'est dans ces lieux escarpés et dans les parties les plus inaccessibles de la montagne que Roustem plaça ses guerriers, pendant que Kerim alla chercher l'ennemi dans la plaine (1).

On laissa pénétrer les troupes d'Azad dans le défilé ; mais une fois qu'elles y furent engagées, le trouble et le désordre furent irrémédiables. Les soldats furent attaqués de tous côtés par les montagnards ; tous ceux qui poussèrent en avant furent dé-

(1) J'ai deux fois visité ces lieux, dit M. Malcolm, et la première fois en 1800, je fus accompagné dans mon excursion par le petit-fils de Roustem. Avec nous se trouvaient plusieurs vieillards, dont les pères avaient eu part à l'action et qui me montrèrent eux-mêmes les lieux où ils étaient postés.

truits par Kerim, lequel s'était posté au pied du Khist; et de tous ceux qui restèrent dans le défilé, il n'en échappa qu'un bien petit nombre. La retraite fut même quelques instans impossible, parce que ceux qui étaient dans le chemin voulurent courir au secours de leurs camarades; un petit nombre d'exaspérés cherchèrent à se faire jour jusqu'à leur ennemi : mais ce fut en vain; leurs efforts ne servirent qu'à hâter leur perte : la victoire fut complète.

Kerim, après cette action qui releva ses affaires désespérées, prit à son service plusieurs tribus arabes établies dans ces cantons, et entra victorieux dans Chyraz, où il s'occupa de l'organisation de son armée. Il fut bientôt débarrassé d'Azad Khan; ce

chef s'étant brouillé avec Mohammed Huçein Khan, fut forcé de fuir vers Baghdad, et le gouverneur de cette ville lui offrit un asile, mais ne voulut jamais consentir à seconder les efforts qu'il voulait faire pour entrer en Perse. Azad Khan ne réussit pas mieux auprès d'Héraclius, prince de Géorgie. Las de mener une vie errante, il s'adressa à Kerim, et s'abandonnant à son humanité, il se rendit lui-même dans son camp (1). Kerim le reçut avec la plus grande bonté, lui donna un des premiers rangs de la noblesse,

(1) Kerim voulut négocier avec Héraclius, pour que ce dernier lui livrât Azad Khan; mais Héraclius était incapable d'une telle lâcheté : il engagea le chef afghan à aller trouver Kerim, et le recommanda lui-même à la clémence du vainqueur.

et le traita avec tant de générosité, que d'un ennemi mortel il s'en fit un véritable ami.

Kerim avait encore à combattre Mohammed Huçein Khan, chef de la tribu des Cadjars. Lorsqu'il se vit maître de Chyraz, mettant à profit le temps que lui laissaient ce chef cadjar et ses principaux officiers occupés de leurs différens, il soumit tout la province du Fars à son autorité, et s'empara d'Ispahan et d'une grande partie de l'Irac; mais malheureusement il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes à l'approche de Mohammed Huçein Khan, qui après avoir ajouté l'Aderbaïdjan aux provinces qui étaient déjà en sa possession, s'avançait avec l'armée la plus formidable qui eût encore été rassemblée depuis

la mort de Nadir. Ce fut en vain que Kerim chercha à arrêter sa marche; il fut lui-même forcé de se retirer vers Chyraz, où il se renferma résolu d'y soutenir un siége. Un savant voyageur, M. Olivier, nous apprend que les succès changèrent totalement le caractère de Mohammed Huçein Khan : jusque là il s'était fait remarquer par sa modération et son équité; mais la vue du trône, où il croyait déjà être assis, le rendit fier, avide. C'est surtout dans la conduite qu'il tint à l'égard des habitans d'Ispahan que ce changement se fit remarquer. Ce n'était déjà plus cette justice, cette affabilité qu'il leur avait montrée lorsqu'il croyait leur attachement utile à ses intérêts. Il se permit de lever des contributions énormes

sur cette ville, et laissa le champ libre à toutes les déprédations de ses soldats.

Mohammed Huçein, après avoir complété ses préparatifs, laissa 8000 hommes dans Ispahan pour en former le garnison, et s'avança avec près de 30,000 pour mettre le siége devant Chyraz. Toute la défense de cette ville consistait dans un mur de terre assez élevé et flanqué de distance en distance de tours rondes; en avant, un fossé sec d'une assez grande profondeur en défendait l'approche. Mais si en Perse on est peu avancé dans l'art de fortifier les villes, on ignore encore davantage celui de faire des siéges, et la plus chétive muraille paraît formidable à des gens dont les forces militaires consistent princi-

palement en cavalerie, et dont les canonniers maladroits sont à peine en état de tirer quelques coups dans toute une journée. Cependant chaque jour venait apporter de nouvelles espérances aux assiégeans : les attaques avaient commencé à l'epoque où les environs de Chyraz offrent un aspect délicieux ; les vastes campagnes qui entourent cette ville étaient couvertes de moissons superbes, et semblaient devoir fournir aux assiégeans tout ce qui leur était nécessaire ; mais cet espoir flatteur s'évanouit bientôt comme une vapeur légère. Les batteries qu'ils avaient ouvertes devant la place furent détruites par la garnison dans ses sorties; et pendant que celle-ci les tenait en haleine, un corps nombreux de cavalerie sous les ordres de Cheikh Aly

Khan, un des chefs les plus braves de la tribu de Zend, se répandit sur leurs derrières et intercepta les convois des assiégeans; ceux-ci trouvèrent encore des ennemis non moins formidables dans les habitans, qui incendièrent toutes les maisons et se sauvèrent avec leurs familles et tout ce qu'ils purent emporter, dans les défilés inaccessibles des montagnes voisines. Le but de ces mesures était de causer la famine dans le camp de Mohammed Huçein, et de faire révolter ses soldats, surtout ces soldats tirés des tribus nomades que la longueur du siége désespérait.

Pendant que les troupes légères de Kerim désolaient les assiégeans, et que cet habile général employait tous les moyens de prolonger sa résistance,

son génie inventif cherchait à semer les troubles dans le camp de ses ennemis et à hâter la défection des troupes. Ses négociations secrètes eurent un succès complet : la désertion de plusieurs des corps de son armée força Mohammed à lever le siége ; il décampa tout à coup et marcha sur Ispahan : mais il n'y trouva plus les troupes qu'il y avait laissées ; elles s'étaient dispersées à la nouvelle de ses revers. Ces circonstances le forcèrent à se retirer dans le Mazenderan avec le reste de ses soldats, dont le moral était abattu, et que les désertions multipliées avaient réduites à 12,000 hommes.

Après avoir levé de nouvelles troupes, Kerim marcha sur Ispahan, dont tous les habitans le reçurent avec la

joie la plus franche et la plus sincère; et leur exemple fut suivi de toutes les villes de l'Irac. Peu après il donna à Aly Khan l'ordre de partir avec l'élite de son armée pour le Mazenderan, et d'en chasser Mohammed Huçein Khan. Les divisions qui régnaient dans la tribu des Cadjars, par suite d'une jalousie entre les chefs, donnèrent un succès complet aux opérations de ce général; un corps entier de cette tribu passa même sous les drapeaux de Aly Khan. Cet événement n'abattit cependant pas le courage de Mohammed Huçein : il osa avec une poignée de soldats attaquer l'armée ennemie; mais son cheval s'étant abattu au moment où il cherchait à rallier ses troupes écrasées par le nombre, il dédaigna de fuir, et se dé-

fendit quelques instans en désespéré. Parmi le groupe d'ennemis qui fondit sur lui, se trouvait le chef cadjar que ses vexations avaient forcé de se jeter dans le parti de Kerim : ce dernier lui abattit la tête qui, fichée sur la pointe d'une pique, fut promenée dans tout le camp comme un trophée de la victoire de Kerim sur son ennemi le plus redoutable.

La conquête du Mazenderan fut suivie de la soumission du Ghilan et d'une partie de l'Aderbaïdjan; mais cette dernière province fut encore bouleversée par les prétentions de Feth aly Khan, chef de la tribu d'Afchars, qui dans plusieurs circonstances avait fourni des secours aux adversaires de Kerim, et qui osa se déclarer ouvertement son ennemi. Il

fut néanmoins quelque temps après battu de la manière la plus complète, dans un combat qui se livra à peu de distance de Tauriz vers le sud. Il s'enfuit dans la ville d'Ormiah (1) ; mais après un siége de quelques mois, voyant l'inutilité de ses efforts, il se

(1) L'antique ville d'Ormiah, la Thebarma de Strabon, et la patrie de Zoroastre, est située dans une belle plaine arrosée par les eaux de la rivière Char, et au sud-ouest du lac auquel elle a donné son nom. Cette ville est située à 32 farsangs (parasanges de Tauriz), et contient une population de 40,000 âmes. Ses fortifications consistent dans un mur élevé et un fossé profond, rempli des eaux que lui fournit la rivière; ses environs sont extrêmement fertiles et fournissent en abondance des fruits et d'autres productions. — *Note* de M. Malcolm. *Voyez ci-d.* tom. I, pag. 12.

remit entre les mains de Kerim, qui ne balança point à lui accorder le pardon qu'il sollicitait.

Avant que Feth aly Khan se soumît, il avait noué des intrigues avec quelques-uns des principaux seigneurs de la cour de Kerim, qui s'étaient engagé, dit-on, à attenter à sa vie. Le complot fut découvert, et ceux qui y avaient trempé furent punis de mort; ce fut pour être entré dans la conspiration que le brave Cheikh Aly Khan, à ce que nous apprend l'historien qui a écrit la vie de Kerim, fut condamné à perdre la vue. Si ce chef, qui était uni à son maître par les liens du sang, et dont la bravoure n'avait pas peu contribué à l'élever au trône, s'est laissé entraîner par l'ambition jusqu'à attenter à la vie de son prince, il méri-

tait la punition qui lui fut infligée ; et nous ne pouvons nous imaginer qu'un souverain comme Kerim, qui non content de pardonner à ses ennemis, alla même jusqu'à leur confier des emplois importans, ait pu se laisser dominer par une basse jalousie de la réputation de son général : cet acte barbare ne s'allie pas avec cette justice dont ce prince donna tant d'exemples.

Pendant les guerres que Kerim avait eu à soutenir, il avait reçu de nombreux secours des tribus arabes qui habitent les rivages du golfe Persique ; un grand corps de ces Arabes qu'il avait pris à sa solde, avait marché avec lui vers Ispahan, et malgré la conduite lâche qu'ils avaient tenue dans le combat contre Mohammed

Huçein Khan, il n'avait pas cessé de les employer. Jamais il ne montra de sévérité à leur égard, excepté dans quelques circonstances où ils s'abandonnèrent à des excès coupables, et lorsqu'ils refusèrent de lui payer le tribut accoutumé ; celui qui lui donna le plus d'embarras fut un petit chef nommé Mir Mohunna, de Bender, port situé à un degré nord-ouest d'Aboucheher. Cet aventurier s'était acquis une certaine réputation par sa valeur et ses forfaits ; il avait commis trop de crimes pour qu'il pût espérer de fléchir le gouvernement de la Perse, et il était parvenu par ses déprédations à intercepter toute communication entre Chyraz et Aboucheher. Attaqué par une armée nombreuse, il défendit sa propriété pendant plu-

sieurs mois; forcé de fuir, il se refugia dans la petite île de Corgo, située vers le haut du golfe, à environ un degré de distance de Benderreg. Dans ce lieu, dont la surface ne dépasse pas deux milles carrés, il attira tous les vagabonds des provinces voisines, se fit pirate, résista à toutes les attaques du Cheikh Aboucheher, s'empara de tous les vaisseaux qui naviguaient dans ces parages, et parvint même à surprendre la garnison hollandaise de l'île de Karrack, qui est dans le voisinage. Mais ces succès passagers ne servirent qu'à accélérer sa ruine : ses cruautés lui avaient aliéné le cœur des gens de sa tribu; il fut trahi par ses propres amis, et forcé de se retirer à Bassorah. Le gouverneur de cette ville le fit saisir et mettre à

mort; son cadavre, malgré les instantes prières de sa famille qui le réclamait, fut traîné dans un champ voisin et livré aux chiens : la nouvelle de sa fin tragique fut reçue à Chyraz avec la plus grande joie.

Le territoire de la tribu arabe de Chaab s'étend le long des bords de la mer depuis la rivière Taab, qui tombe dans l'océan à environ un degré au nord d'Aboucheher, jusqu'à l'embouchure du Karoun, qui sépare le territoire persan de celui de Bassorah. Le chef de cette tribu, appelé le Chiekh Soleiman, prit une part active aux troubles qui éclatèrent à la mort de Nadir Chah, et osa s'opposer aux progrès de Kerim, qui fut obligé de marcher à la tête de forces considérables pour le soumettre. Alarmé à

l'approche de ce prince, se voyant hors d'état de lui résister, Soleiman monta sur des bateaux, et se réfugia dans quelques petites îles; et il fut trop heureux de pouvoir sauver ses propriétés, moyennant une somme considérable et l'engagement de mettre dorénavant plus de régularité dans le paiement de son tribut.

(1762.) Le règne de Kerim fut plus d'une fois troublé par la turbulence de son frère Zecky Khan. Ce prince se révolta une fois ouvertement, et s'étant emparé de plusieurs otages que les principaux officiers avaient laissé à leur départ pour leurs gouvernemens comme des gages de leur fidélité, il chercha un asile dans la tribu de Fylé, dont il espérait des secours. Son entreprise ne lui réussit

pas, et il fut forcé de venir se remettre entre les mains de Kerim, qui lui rendit ses honneurs et ses emplois. Bientôt après Zecky Khan, envoyé par son frère à la tête d'une armée dans le Damghan (1) pour y étouffer la révolte de Huçein Kouly Khan de la tribu des Cadjars (2), signala sa victoire par ses barbaries atroces, et

(1) Le Damghan passe pour être l'Hecatompylos, qui fut pendant quelque temps la métropole de l'empire des Parthes. — Kinneir's Geogr. Memoir of Persia, p. 173.

(2) Huçein Kouly Khan avait été nommé gouverneur de cette province par Kerim Khan. Ce chef cadjar était fils de Mohammed Huçein Khan et père du monarque actuel. L'historien de la famille Zend dit qu'il fut massacré à l'instigation d'un membre de sa famille, qui était gouverneur d'Asterabad.

fit un jardin des corps des prisonniers qui étaient tombés entre ses mains : il fit faire pour cela des trous dans la terre de distance en distance, et disposés en forme de promenade; on plaça dans chaque trou une grosse branche à laquelle on attacha un malheureux la tête en bas ; puis on remplit le trou de manière que l'infortuné se sentît étouffer petit à petit.

Les cruautés de Zecky Khan ne servirent pas peu à raffermir le trône de Kerim. La douceur de ce dernier avait engagé plusieurs gouverneurs à se révolter, dans l'espoir d'en être quittes pour demander pardon, si le succès ne couronnait pas leurs entreprises; mais s'étant aperçus qu'il n'y avait plus de salut pour eux tant que Zecky serait à la tête des armées, ils rentrèrent

tous dans le devoir; et c'est à la terreur qu'il inspirait, qu'est due la tranquillité dont les Persans jouirent pendant les vingt dernières années du règne de Kerim.

Ce dernier ne démentit en aucune occasion la haute réputation de vertu qu'il s'était acquise. Quoiqu'il eût confiné pour jamais dans un château fort, sur la route qui conduit de Chyraz à Ispahan, le jeune prince Sofy, que Aly Merdan avait eu dessein de placer sur le trône, il ne voulut jamais prendre que le nom de *Vekil* (lieutenant) du royaume. Le séjour de Chyraz, dont il avait fait sa capitale, avait pour lui tant d'attraits, que bientôt il ne parut plus à la tête de ses armées, et les troupes nombreuses qu'il avait rassemblées pour

le siége de Bassorah furent confiées à Saaduk Khan, son frère. Voyant bien que l'ambition des gouverneurs de provinces et des grands de l'empire, aussi bien que l'humeur inquiète des Persans, ne lui laisseraient jamais occuper paisiblement le trône, il résolut, pour occuper les esprits et se débarrasser de tous ceux qui par leurs intrigues eussent pu troubler la tranquillité de la Perse, de déclarer la guerre à la Turkie : il s'attacha donc à chercher des moyens qui pusseut rendre cette guerre nationale ; la religion le tira d'embarras. Des hommes attachés à Aly, des chyîtes enfin, devaient sans doute embrasser avec ardeur l'occasion d'humilier les sectateurs d'Omar, et de s'emparer du pays qui renferme les cendres des

deux fils d'Aly ; ce fut là le prétexte le plus raisonnable qui pût justifier la guerre dans laquelle il allait s'engager. Il fit notifier à la cour de Constantinaple qu'elle eût à lui rendre justice d'Omar, pacha de Baghdad, qui avait rançonné les pèlerins persans dans leurs visites au tombeau sacré (1); et Kerim reçut bientôt la réponse la plus favorable à ses desseins. Le cabinet turk refusa de lui livrer le ministre qui n'avait fait qu'obéir aux ordres qu'il avait reçus; Saaduk ouvrit aussitôt la campagne, et s'avança vers le territoire ennemi. Il côtoya le

(1) Il accusa encore Omar d'avoir aidé l'imam de Mascate contre les Persans, quand ceux-ci voulurent s'emparer de la province d'Omam, ainsi que d'avoir pillé que ques marchands.

golfe avec une armée d'environ cinquante mille hommes; et elle fut secondée dans ses opérations par une trentaine de petits bâtimens construits à Abucheher et à Bender.

La ville de Bassorah, contre laquelle se dirigeaient ces forces imposantes, est située sur la rive droite du *Chat el Arab*, ou rivière des Arabes, qui est formée par la jonction du Tigre et de l'Euphrate. De Khourrah (1), où

(1) Khourrah, une des trois *apamées* bâties par Soliman en l'honneur d'Apamée, sa première femme, est située à la pointe du triangle formé par le confluent du Tigre et de l'Euphrate. C'est dans les environs, qui sont ordinairement inondés, que l'on cueille les petits roseaux appelés *calam*, dont les orientaux se servent pour écrire. Remarquez ici que les latins ont le mot *calamus*, pour désigner un roseau qui leur

ces deux fleuves célèbres se joignent, à Bassorah on compte soixantemilles, et autant de cette ville à la mer. Cet espace est navigable pour les plus gros bateaux. Le gouvernement turk a ordinairement quelques bâtimens de guerre à Bassorah; mais il ne sont presque jamais équipés. Cette flotte (si cependant elle mérite ce nom) n'opposa aucune résistance à celle de Saaduk Khan, qui après être devenu maître du fleuve, jeta un pont de bateaux pour transporter son armée sur la rive droite du *chat el Arab*, et commença aussitôt les prépa-

servait de plume; ce qui prouverait qu'ils ne se servirent pas toujours d'un stylet. C'est dans ce lieu qu'était placé le paradis terrestre. Voyez la dissertation sur ce sujet du savant Huet, évêque d'Avranche.

ratifs du siége. Bassorah est une ville assez étendue : elle renferme un grand nombre de jardins dans l'enceinte des murs, et compte 50,000 habitans; sa garnison pouvait monter au quart de ce nombre Soleiman Agha, qui commandait dans la place, était un brave soldat, et l'énergie de son caractère semblait devoir se communiquer à ses troupes. Sur les murs qui sont assez minces, mais très-élevés et flanqués de bastions, étaient cent pièces de canon.

Malgré la lenteur des Persans dans les préparatifs du siége, la cour de Constantinople craignant de voir tomber entre les mains de ses ennemis une place de cette importance, ordonna aux pachas de Van, Moussoul, Diarbekir, Alep et Damas, de

marcher de suite sur Baghdad, avec toutes les troupes disponibles. On crut que ces troupes allaient combiner leurs mouvemens avec les opérations du gouverneur; mais on s'aperçut bientôt qu'elles n'avaient été envoyées que pour mettre à mort Omar, dans l'espérance que la punition de ce pacha serait une ample satisfaction pour le roi de Perse, et qu'il retirerait ensuite ses troupes de devant Bassorah. Le Grand-Seigneur dépêcha de suite un Tartare pour la cour de Chyraz, pour annoncer à Kerim que Omar Pacha avait reçu la punition des outrages faits aux pèlerins Persans, et qu'il n'existait rien qui pût desormais causer une rupture entre les deux couronnes. Mais Kerim était trop fin pour se laisser toucher par des re-

montrances qui ne faisaient que mettre au jour la faiblesse de ses ennemis ; il amusa l'envoyé par des promesses et n'en continua pas moins ses opérations. Le brave gouverneur de Bassorah, après un siége de treize mois, fut obligé de rendre la ville, faute de provisions. Saaduk se rendit de suite à Chyraz ; mais il fut bientôt rappelé à l'armée par une querelle entre les Persans et les Arabes, et où les premiers avaient essuyé un échec considérable. Sur ces entrefaites mourut Kerìm à l'âge de près de 80 ans, le treizième jour du mois sefer de l'an de l'hégire 1193. Saaduk abandonna alors ses conquêtes, et les Turks rentrèrent en possession du boulevard de l'empire de ce côté. Il avait régné vingt-six ans, et occupé

vingt ans le trône sans compétiteur. Il était âgé de 75 ou 76 ans. Le caractère de ce prince est difficile à saisir; s'il eut de l'ambition, elle ne fut point chez lui accompagnée de cet esprit turbulent qui anime d'ordinaire ceux qui sont livrés à cette passion funeste. S'il ne fut point ami du repos, il le fut encore moins de la violence; pendant tout le cours de sa vie, il se fit remarquer par la candeur et la simplicité de son âme; cette vertu qui était dominante en lui, le tint toujours éloigné de la pompe. Incapable de faire du mal, il déploya cependant en plusieurs circonstances une sévérité qui formait un contraste frappant avec sa douceur ordinaire; mais aussi ne sut-il jamais refuser un pardon à ses ennemis repentans. Le trait le plus remarquable

de son caractère était une bonté inépuisable; et ce qui prouve bien que son âme ne connut jamais ce que c'était que duplicité, c'est une anecdote qu'il se plaisait à rapporter. Lorsque je n'étais que simple soldat dans les troupes de Nadir, disait-il, le besoin me força de dérober à un sellier du camp une selle rehaussée d'or, que lui avait envoyée un officier général; j'appris bientôt après que ce malheureux avait été condamné à être étranglé, et qu'il attendait en prison le moment fatal. Les remords me déchiraient; j'allais donc remettre la selle à la même place où je l'avais prise; je me rendis vers sa femme et lui annonçai que la selle était retrouvée. Cette malheureuse, en apprenant cette nouvelle, poussa un cri de joie, se

jeta à genoux et pria Dieu de me donner cent selles dorées : je suis bien sûr, ajoutait Kerim en souriant, que la prière de cette bonne vieille n'a pas peu contribué à me faire parvenir au trône.

On ne remarquait rien de romanesque dans les vertus de ce prince; il avait de la piété, et quoique très-relâché dans sa religion, il ne manquait jamais aux devoirs prescrits par la loi. Naturellement gai et enjoué, il conserva jusqu'à la fin de sa vie cette aisance dans les manières qui plaisent tant aux peuples. Son goût pour le plaisir a fourni à ses ennemis l'occasion de l'accuser de se livrer à la débauche; mais le témoignage de tous ceux qui l'ont approché suffit pour prouver que si Kerim eut du

goût pour les plaisirs, jamais ce goût ne dégénéra en débauche, et ne lui fit négliger ses devoirs.

A l'exemple de tous les princes persans, Kerim rendait lui-même la justice en public, et nous allons rapporter une anecdote qui donne une juste idée de la facilité avec laquelle l'abordaient les plus pauvres habitans. Un jour, après avoir tenu une longue séance, il allait se retirer accablé de fatigue, lorsque se présenta tout à coup un homme qui l'appela à haute voix pour qu'il lui fît justice. « Qui êtes-vous? dit Kerim. — Je suis marchand, répondit cet homme; des voleurs m'ont enlevé tout ce que je possédais. — Que faisiez-vous donc? demanda le roi de Perse, pendant qu'ils pillaient vos marchan-

dises ? — J'étais endormi, repartit le marchand. — Et pourquoi dormiez-vous ? dit le prince d'un ton d'humeur. — Je pensais, répondit le marchand, que le roi veillait pour moi. » La colère du vekil s'évanouit en un instant ; la franchise du marchand lui avait fait trop de plaisir pour que le reproche indirect qu'il lui faisait pût l'offenser. Se tournant vers son ministre, il lui donna l'ordre de compter au plaignant la valeur des objets qu'il avait perdus. « Nous avons, lui dit-il, recouvré les objets qu'on vous avait enlevés. »

Kerim, ainsi que presque tous les habitans des tribus nomades, n'avait reçu aucune éducation ; il ne savait pas même écrire. La bassesse de son origine, les occupations de sa jeu-

nesse l'empêchèrent d'acquérir aucunes connaissances, et lui en otèrent même le desir. Le petit chef d'une tribu barbare devait sans doute mépriser tout ce qui n'avait pas de rapport avec l'état dans lequel la fortune l'avait fait naître; mais en revanche il avait tout ce qui constitue un guerrier. A une force de corps prodigieuse, à une activité infatigable il joignait encore beaucoup d'adresse à manier un cheval; et s'il fut ignorant lui-même, il sut du moins racheter ce défaut par la protection spéciale que les savans trouvèrent en lui : il fit élever un tombeau superbe à Saadi, ainsi qu'à Hafez dans les environs de Chyraz.

La méthode employée par Kerim pour affermir son autorité diffère es-

sentiellement de celle des autres rois de Perse. Il ne fit point servir la religion à ses vues politiques, et ce n'est point l'appât du pillage qui avait attaché ses troupes à sa personne; jamais on ne le vit chercher à commander les flatteries et les louanges; sa modestie lui gagna le cœur de tous ses sujets, et malgré la fermeté de son caractère, fermeté qui dégénéra quelquefois en rudesse, le dernier de ses sujets se trouvait à son aise en lui parlant. Ses succès, que lui valurent ses seules vertus, sont la plus forte leçon qu'on puisse offrir aux souverains: il vécut heureux; sa mort fut la mort d'un père qui expire au milieu d'une famille qui le chérissait et qu'il adorait. Les habitans ne prononcent encore en ce moment son nom qu'avec respect

et attendrissement, et ceux même qui ont élevé leur dynastie sur les ruines de la sienne, ne peuvent s'empêcher de rendre justice à ses vertus.

De tout ce qui peut faire le bonheur des peuples, rien ne fut négligé par Kerim. Il fit renaître le commerce, l'agriculture, prodigua tous les encouragemens à ceux de ses sujets qui se faisaient remarquer par leur industrie et leur activité; il réduisit les charges des cultivateurs et des paysans. Cette classe jouit sous son règne de toute la considération qu'elle mérite; et s'il arrivait que ses officiers eussent commis quelque injustice envers un laboureur, il était le premier à le dédommager amplement.

Si le bien-être des cultivateurs fut

l'objet de toute la sollicitude de Kerim, les villes ne furent pas négligées pour cela. Chyraz, dont il fit la capitale de ses états, à cause de sa position au milieu des vastes pâturages des tribus nomades qui faisaient sa force, et dont l'attachement lui avait été si utile, peut-être encore à cause de la beauté de son climat et l'aspect magnifique des campagnes environnantes, lui est redevable d'une foule d'édifices superbes et d'établissemens utiles. A ses ordres, les environs se parèrent de maisons charmantes, de jardins délicieux. Nous terminerons l'éloge d'un prince si cher à tous les Persans, en assurant que même encore à présent, les vieillards qui furent témoins de ses bienfaits ne peuvent se rappeler les actions de ce bon prince qu'en

versant des larmes d'attendrissement. Voici comment s'exprime l'historien qui a écrit l'histoire de Kerím et de la famille Zend. « Les rayons de ce soleil « majestueux répandirent leur lumière « vivifiante sur toute l'étendue de « l'empire; mais c'est principalement « la ville de Chyraz qui pourra donner « une idée de tout ce qu'il a fait pour « son peuple. Sous le règne de cet « excellent prince, les habitans de « cette ville vécurent au sein du « bonheur et de la tranquillité. C'est « au milieu d'une foule de beautés « dont les traits charmans auraient « fait honte à la lune, qu'ils passaient « des jours paisibles. La coupe circu- « lait de bouche en bouche, et dans « tous les cœurs régnaient l'amour et « le plaisir. »

Règne de la famille de Kerim.

Après le règne d'un prince tel que Kerim Khan, il est douloureux de s'occuper de ses successeurs, qui à force de crimes ont perdu ce trône que les vertus de ce grand homme avaient fondé. Kerim eut cinq fils (1), dont quatre lui survécurent pour devenir les victimes de ceux des chefs de la tribu, qui regardant la couronne

(1) L'aîné des fils de Kerim, Salah Khan, n'eut jamais aucun pouvoir réel et fut privé de la vue par son cousin Akbar Khan. Le second appelé Aboul Feth Khan, après avoir joui du titre de roi pendant quelques temps, eut le même sort que son aîné sous le règne de Saaduk Khan. Akbar Khan fit arracher les yeux à Mohammed Aly Khan,

comme leur héritage, se la disputèrent les armes à la main.

Au moment où mourut Kerim, Zecky Khan, son cousin, dont nous avons déjà eu occasion de parler, prit les rênes du gouvernement. Le caractère sanguinaire de ce prince, bien connu des principaux chefs de la tribu de Zend, qui prévirent qu'ils allaient lui devenir suspect, leur fit craindre d'en être la victime; ils résolurent donc de prévenir ses desseins, et s'étant renfermés dans la citadelle de Chyraz, ils se préparèrent à y soutenir un siége; ils proclamè-

qui était le troisième; le quatrième eut le bonheur de mourir du vivant de son père, et le cinquième fut privé de la virilité par le même Ackbar. (*Tabl. Généal. de la fam. Zend.*)

rent roi d'une commune voix Aboul Feth Khan, fils de Kerim. Mais Zecky Khan sut leur oter la popularité qu'ils espéraient gagner, en nommant le jeune prince, ainsi que son frère Mohammed Aly Khan (1), souverains de la Perse; mais s'il avait donné le titre de roi à ces deux jeunes princes, il en avait conservé tout le pouvoir, sous prétexte que l'âge encore tendre des fils de Kerim exigeait qu'une personne telle que lui, qui leur était attaché par les liens du sang, veillât à leurs intérêts, et eût en main le maniement des affaires publiques, dont ils étaient encore incapables de se mêler. Il fut soutenu dans ses prétentions par son neveu Aly Mourad Khan, général

(1) Ce dernier avait épousé une fille de Zecky Khan.

estimé, et ils réunirent leurs efforts pour s'emparer de la citadelle; mais comme c'était une affaire un peu difficile, Zecky Khan, pour éviter les longueurs d'un siége, eut recours à la ruse. Il écrivit aux chefs qui tenaient la citadelle, pour les assurer que son intention était de conserver le trône aux fils de Kerim; et leur jura de la manière la plus solennelle, non-seulement qu'il oublierait tout ce qui s'était passé, mais qu'il les élèverait aux plus hautes dignités de l'état : trompés par de si belles promesses, ces malheureux se remirent entre les mains de leur ennemi mortel, qui les fit saisir et mettre à mort (1).

(1) M. le capitaine Franklin qui se trouvait à Chyraz sept ans après cet événement, dit que Zecky Khan assista à leur supplice,

A la nouvelle de la mort de Kerim, Saaduk Khan évacua Bassorah et s'é-vança vers Chyraz. A son arrivée dans les environs de cette ville, il y dressa son camp, et envoya son fils Djaffer Khan auprès de Zecky Khan, pour apprendre ses intentions au sujet du gouvernement. Ce jeune homme se défiant sans doute de celui auprès duquel il s'était rendu, dit à son père, lorsqu'il l'eût joint, que quoique toutes les paroles de Zecky Khan montrassent de l'amitié et de la cordialité, les manières de ce chef, aussi bien que celles de tous ceux qui l'envi-

dont fut chargé le bourreau de la ville. Après l'exécution, un soldat turkoman trempa ses mains dans leur sang, en but un peu, et se lava la barbe avec le reste, en disant, grâce à Dieu.

ronnaient, lui donnaient la conviction que s'il avait le malheur d'entrer dans Chyraz, le sort des infortunés qui avaient péri lui était réservé à lui-même. Une telle ouverture fit une certaine impression sur l'esprit de Saaduk, et ce général ayant perdu toute idée de liaison avec un homme aussi dangereux, se prépara à faire le siége de Chyraz. Le nombre de ses troupes, l'attachement qu'il leur supposait pour lui, lui faisaient espérer qu'il emporterait bientôt la ville; mais il avait affaire à un homme décidé, résolu, et plus capable que lui de prendre un de ces partis vigoureux qui assurent les succès. Zecky Khan voyant que la ruse dont il avait fait usage pour attirer Saaduk Khan et le faire tomber entre ses mains était

restée sans effet, fit mettre en prison Aboul Feth Khan, fils du vekil (1), dont il soupçonnait l'attachement pour son oncle, et proclama seul roi Mohammed Aly Khan, frère de Aboul Feth Khan, et auquel il avait fait épouser une de ses filles. Il fit prisonniers trois fils de Saaduk Khan qui se trouvaient à cette époque à Chyraz, et ayant fait fermer les portes de la ville, il menaça d'exiler ou de faire mettre à mort les familles de tous les officiers ou soldats qui servaient dans l'armée de son compétiteur. Cette mesure eut tout l'effet qu'il en espérait : tous les officiers de l'armée de Saaduk qui avaient leurs familles dans

(1) Kerim ne prit jamais que le nom de *vekil*, lieutenant.

la ville sachant par l'expérience que le tyran était capable d'exécuter ses menaces, abandonnèrent leur chef pour sauver leurs parens; le frère du dernier monarque, celui qui avait conquis Bassorah, vit toutes ses espérances ruinées. Trois cents personnes qui restèrent attachées à sa fortune, s'enfuirent avec lui dans le Kerman. Un corps de cavalerie fut dépêché par Zecky Khan pour arrêter leur marche; ces troupes l'ayant atteint dans sa fuite, il s'ensuivit une action dans laquelle le commandant des troupes de Zecky fut tué : cette perte fit tourner bride aux soldats, qui regagnèrent Chyraz en toute hâte, pendant que Saaduk continua sa route vers le Kerman, où il s'enferma dans une petite forteresse, dont le commandant était attaché à ses intérêts.

Le plus grand événement qui ait suivi la mort de Kerim, si on en considère les conséquences, est la fuite de l'eunuque Agha Mohammed Khan Cadjar, qui était prisonnier à Chyraz depuis plusieurs années. Ce prince dans les premiers temps fut gardé à vue dans cette ville, et il était très-expressément défendu de le laisser sortir des murs; mais il fut surveillé dans la suite avec moins de rigueur, et il lui fut même permis de prendre le plaisir de la chasse dans les environs. C'est à la douceur du caractère de Kerim, aussi bien qu'à la tranquillité dont jouissait l'empire à cette époque, qu'il en fut redevable. La pénétration, la sagesse extraordinaire de Agha Mohammed, le rendirent dépositaire des secrets du vekil qui le con-

sultait souvent: Agha Mohammed eut donc toute la facilité possible de bien approfondir le caractère du prince et de ses courtisans, et il y a tout lieu de croire qu'il pressentit que la mort de Kerim allait être une crise pour sa condition personnelle. Voyant que le mauvais état de la santé de ce prince prenait de jour en jour un caractère alarmant, il prétexta une partie de chasse pour abandonner la ville, qu'il quitta le deuxième jour du mois de seffer de l'an 1173 de l'hégire, la veille du jour où mourut Kerim. Sa sœur, qui était enfermée dans le sérail, lui envoyait d'heure en heure la nouvelle de l'état où se trouvait Kerim; enfin le messager vint lui annoncer que le fondateur de la dynastie des *Zend* n'existait plus. Accompagné

d'un petit nombre de personnes qui étaient dans sa confidence, il s'enfuit avec une si grande rapidité qu'il n'employa que trois jours pour gagner Ispahan, qui est à la distance de deux cent cinquante milles; la confusion qui régna dans la ville du moment qu'on y apprit la mort du célèbre vekil, lui laissa le temps d'arriver en sûreté dans le Mazenderan, où il était né. Un nombre considérable de soldats de sa tribu qui vint le joindre, l'engagea à se faire proclamer un des prétendans à la couronne de Perse; et dès cet instant il employa tous les moyens qu'il crut capables de lui frayer un chemin au trône.

Bien persuadé que le chef des Cadjars ne se contenterait pas du Mazenderan, Zecky Khan envoya de suite

son neveu Aly Mourad Khan à la tête d'un corps de troupes considérables pour prévenir ses desseins, et mettre des bornes à des prétentions ultérieures. Il mit sous ses ordres dix mille hommes de cavalerie et cinq mille d'infanterie; mais cette mesure ne fit qu'accroître le danger qu'il avait voulu éviter. Son neveu était un homme brave auquel l'expérience avait appris qu'un personnage de son rang, dans l'état d'anarchie où se trouvait l'empire, ne pouvait se soustraire aux dangers qui le menaçaient de toutes parts, qu'en s'emparant de la souveraine autorité. Il cherchait sans doute depuis long-temps une occasion favorable de se soustraire à l'obéissance d'un tyran dans lequel on ne pouvait avoir aucune confiance,

et qui s'était rendu l'objet de l'exécration de ses sujets. L'appel que Saaduk Khan, après sa fuite de Chyraz, fit à Aly Mourad Khan, qui se trouvait alors à Teheran, fournit à ce dernier ce prétexte qu'il désirait. Il assembla les officiers de son armée, et leur demanda s'il n'était pas terrible pour eux de demeurer soumis à un chef qui s'était conduit d'une manière si atroce envers le fils et le frère de Kerim Khan. Il ne lui fut pas difficile de leur faire partager ses sentimens. Ces officiers, flattés de servir à l'élévation d'un prince sous lequel ils servaient immédiatement, entrèrent dans ses vues avec joie. Aly Mourad marcha donc de suite sur Ispahan, que venait d'abandonner au bruit de son approche Rustam Khan, le gou-

verneur que Zecky Khan y avait envoyé pour étouffer un mouvement causé par la mort de Kerim, à l'instigation de Djihanguir Khan et Mohammed Réchyd Beyg, tous deux fils de Feth aly Khan Afchar. Les succès d'Aly Mourad Khan causèrent la joie la plus vive dans tous les rangs de la société, et sa popularité augmenta encore lorsque tout le monde fut instruit que son intention seule en prenant les armes était de rendre la couronne au fils aîné du vertueux Kerim.

Zecky Khan entra, dit-on, dans une fureur inconcevable à la nouvelle de la révolte de son neveu; il rassembla toutes les troupes qu'il lui fut possible de réunir et marcha vers Ispahan; mais l'heure était arrivée où ce tyran, qui s'était souillé de tant de

crimes, devait périr par la main de ceux même qu'il avait rendu les complices de ses fureurs sanguinaires. A son arrivée dans la ville d'Yezd, il demanda aux habitans le paiement d'une somme (1) qu'il prétendait être due par eux au trésor public, et qu'il les accusait d'avoir soustraite; mais ces malheureux ayant persisté dans leur refus, parce qu'ils ne devaient point une telle somme, et d'ailleurs comme incapables de la payer, il fit saisir seize des principaux citoyens dans la ville, et donna ordre qu'on les jetât dans les précipices qui se trouvaient sous la fenêtre à laquelle il était placé. Non encore satisfait de cette action barbare, il envoya chercher un Seïd,

(1) Trois cents tomans, ou 6,600 fr.

ou descendant d'Aly, que ses vertus et sa piété faisaient respecter de toute la ville, et l'accusa de recéler une partie de la somme qu'il demandait. Le saint homme protesta de son innocence, mais en vain; après avoir été poignardé il fut jeté dans le même précipice. Exaspéré de ce qu'il appelait l'obstination de cet homme, il fit venir sa femme et sa fille, et les exposa à la brutalité de ses gardes, qui tous appartenaient à la tribu de Maffi (1). Malgré leur grossièreté et leur éducation sauvage, ces hommes furent révoltés de la conduite de leur chef, et surtout de cette dernière action, qu'ils regardèrent comme une

(1) La tribu de Maffi, de même que celle de Zend, est une branche de celle du Lac. Celle-ci est la plus nombreuse de la Perse.

chose horrible, un sacrilège abominable ; cependant il se forma une conjuration, et ceux qui pendant tant d'années avaient été exécuteurs de ses barbares volontés, méritent la reconnaissance de toute la Perse, pour l'avoir délivrée d'un pareil monstre.

La ville d'Yezd, où ces événemens se passèrent, est située sur les bords escarpés et rocailleux d'une vallée étroite et profonde qui forme la limite des provinces de Fars et de l'Irac. Son site âpre, ses fortifications grossières, lui donnent de loin un aspect romantique, et elle est devenue intéressante, parce qu'elle est le lieu où l'épée de la justice divine vengea la terre des forfaits de Zecky Khan. La mémoire de ce monstre est en exécration,

et le voyageur qui passe à Yezd n'y entend que le récit de ses forfaits : on lui montre la fenêtre d'où furent précipités les infortunés citoyens et le Seïd ; et le sentiment pénible qu'inspire un tel spectacle et l'histoire de ses crimes, est effacé par le souvenir de sa fin et les hommages rendus au courage de ceux qui délivrèrent la Perse d'un tel fléau.

Le caractère d'Aboul Feth Khan, qui fut proclamé roi dès l'instant de la mort de Zecky Khan, ne porte pas à croire, comme le suppose M. Scott Warring, qu'il ait eu part dans la courageuse entreprise dont nous venons de parler, et dont la réussite mit entre ses mains un pouvoir dont il était absolument incapable de faire

usage (1). Son élévation au trône semblait être la seule mesure qui pût sauver la famille Zend de la destruction à laquelle elle semblait être réservée. Tout le monde fut trompé en comptant sur une tranquillité qu'on espérait devoir durer long-temps. Dès que la nouvelle de la mort de Zecky Khan lui fut parvenue, Saaduk Khan se hâta de se rendre à Chyraz (2). Nous

(1) Le seul voyageur qui parle avantageusement de ce prince est Olivier; mais ce savant ne cite pas les sources dont il a tiré les matériaux de son histoire. Tous les auteurs contemporains de ce prince, que j'ai consultés, s'accordent à le représenter comme un prince faible et dissipé. J'ai eu occasion d'en causer avec des personnes qui l'avaient beaucoup vu, et toutes m'ont confirmé la vérité de ce que j'avance.

(2) Le jeune roi fit son entrée dans Chyraz

avons dit que ce chef était un brave soldat et homme d'honneur; mais ces qualités étaient étouffées quelquefois par la violence de ses passions. L'histoire qui nous donne cette idée de son caractère, ajoute qu'il ne voulut point obéir à un jeune homme dissolu (1) et lâche, et qui, incapable de gouverner par lui-même, ne pouvait se résoudre à remettre une partie de l'administration des affaires entre les

le mardi treizième jour de Djemadi el Awel 1193 de l'hégire, et fut reçu par tous les habitans avec de grandes démonstrations de joie.

(1) L'historien de la famille Zend dit que la seule occupation de ce prince était de boire et de voir danser des courtisanes, et que plongé dans des débauches de toute espèce, il était absolument incapable de gouverner.

mains d'une personne dont la sagesse et l'habileté étaient éprouvées. Dans la situation où se trouvaient respectivement l'oncle et le neveu, il était impossible qu'ils pussent s'accorder.

Non content d'avoir usurpé l'autorité et d'avoir renfermé le prince, Saaduk Khan entra avec ses fils dans le harem sans éprouver aucune opposition, creva les yeux à l'infortuné Aboul Feth Khan et se fit proclamer souverain de la Perse. Il ne lui était pas permis d'espérer de pouvoir jouir tranquillement du fruit de son crime; mais le seul rival qu'il eût à redouter était cet Aly Mourad Khan, qui était en même temps et son neveu et son beau-fils (1). Pressentant bien les vues

(1) Saaduk Khan avait épousé la mère de Aly Mourad, et son fils aîné Djaffer était frère de ce chef, du côté de sa mère.

ambitieuses de Aly Mourad, il envoya son fils Djaffer prendre le commandement d'Ispahan et observer son rival.

Aly Mourad, qui à cette époque se trouvait à Teheran, se fit proclamer roi et marcha à la tête de toutes les troupes qu'il lui fut possible de reunir sur Ispahan, dont le nouveau gouverneur s'enfuit à son approche.

Saaduk Khan ayant rassemblé une armée de vingt mille hommes, en confia le commandement à Aly Necky, son fils, dont la fortune couronna les premières opérations. Il attaqua l'avant-garde de Aly Mourad et la battit complètement; et les troupes qui composaient le corps d'armée de ce prince furent si découragées par ce

léger revers, qu'elles se débandèrent et s'éparpillèrent dans toutes les directions. Un petit nombre se rangea sous les étendards de Aly Necky, et les autres se retirèrent dans leurs familles. Aly Mourad, ainsi abandonné, s'enfuit à Hamadan avec sa famille et quelques-uns de ses partisans; et s'il eût été poursuivi chaudement, il aurait été forcé de quitter la Perse, ou serait tombé entre les mains de ses ennemis. Saaduk Khan manda à son fils de ne pas perdre un instant, et de poursuivre les avantages que lui donnait la fortune; mais ce jeune homme enivré de gloire ne pensa qu'à jouir de son triomphe. Il fit son entrée dans Ispahan en vainqueur, et pendant un mois qu'il demeura dans cette ville, il s'abandonna à tous les

excès imaginables (1). Aly Mourad profita en homme habile du temps qu'on lui laissait : instruit par ses malheurs qu'il ne devait avoir de soutien que dans ces efforts et l'attachement de son armée, il fit preuve, dans ces diverses circonstances, d'une activité incroyable (2), unie à des manières conciliantes; et sa conduite, qui contrastait si bien avec la vanité,

(1) Aly Riza dit qu'il y demeura entre trente et cinquante jours.

(2) Un petit chef qui avait abandonné son armée, non content de lui refuser sa protection, l'avait menacé de lui faire un mauvais parti s'il venait dans Hamadan; mais au lieu de se laisser épouvanter par de tels propos, il fut, accompagné d'un petit nombre de partisans, se saisir par surprise du chef qui l'avait insulté, et fit servir son trésor à payer ses nouveaux soldats.

l'insolence et la dissipation outrée d'Aly Necky, fit changer beaucoup de personnes en sa faveur. Ce dernier s'arrachant enfin aux plaisirs, quitta Ispahan pour terminer la conquête de l'Irac; mais déjà le moment de ses succès était passé, la fortune s'étant rangée sous les étendards de son rival. Les deux armées se rencontrèrent aux portes d'Hamadan, et Necky en un instant se vit abandonner de toutes ses troupes. Cette entière défection, à laquelle il était loin de s'attendre, lui tourna la tête, et donna à son ennemi une victoire facile. Necky fut forcé de s'enfuir vers Chyraz, et Aly Mourad Khan, encouragé par plusieurs succès ultérieurs, se résolut à mettre le siége devant la ville.

(1781.) En apprenant que l'ennemi venait assiéger sa capitale, Saaduk Khan fit partir de suite une armée composée presque entièrement d'infanterie, pour aller prendre position à environ vingt-cinq milles en avant de la ville, avec l'ordre d'arrêter les progrès des troupes d'Aly Mourad; mais les différens corps qui composaient cette armée se révoltèrent à cause du défaut de vivres, et finirent par se retirer en désordre, poursuivis par la cavalerie d'Aly Mourad Khan. Ce chef se hâta de profiter de l'avantage que lui donnait la désunion de ceux qu'il avait en tête, et saisit une occasion qui pouvait avoir pour ses affaires le plus heureux résultat.

Chyraz fut assiégée ou plutôt blo-

quée pendant huit mois. Les assiégeans n'avaient pu encore réussir à détruire les ouvrages avancés; mais les habitans et les troupes qui la défendaient en vinrent à une telle disette de vivres, qu'il s'ensuivit une insurrection générale, dont les troupes donnèrent les premières l'exemple en livrant une des portes à Aly Mourad Khan, dont l'armée prit possession de la place (1); mais Aly Mourad ne laissa commettre aucun désordre qui eût pu faire repentir les habitans de s'être soumis à son autorité.

(1791.) Saaduk Khan se retira dans la citadelle avec sa famille; mais il fut bientôt forcé de se rendre, et fut mis

(1) Chyraz se rendit le dix-huitième jour de rebbi el awal 1195 de l'hégire (février 1781.)

à mort avec tous ses fils, à l'exception de Djaffer, qui s'était soumis au vainqueur long-temps avant la prise de la ville. Du vivant de son frère Kerim, Saaduk avait donné des preuves de modération et de sagesse, qui avaient fait la plus grande impression sur tous les cœurs. Le siége de Bassorah et la réduction de cette forteresse avaient ajouté à la haute réputation dont il jouissait déjà, en le faisant connaître pour un brave soldat; mais dans ses dernières années il perdit tout le fruit de ses belles actions : père faible et indulgent, il demeura renfermé dans sa capitale, et parut insensible à l'incapacité et à la corruption de ses fils, auxquels il ne cessa pas de confier des armées et des gouvernemens, jusqu'à ce que la ty-

rannie eût entièrement aliéné les cœurs de tous ses sujets. Nous ne pouvons déplorer la destinée d'un chef qui ne parvint au trône qu'en dépouillant de la couronne et en privant de la lumière le fils d'un frère auquel sa famille devait son élévation subite ; et dont la mémoire était si bien respectée dans toute l'étendue de la Perse, que le féroce Zecky Khan, tout barbare qu'il était, n'avait osé commettre un crime par lequel Saaduk Khan avait commencé son règne malheureux.

Aly Mourad Khan était parvenu au trône : le caractère de ce chef et les succès qui l'avaient élevé au souverain pouvoir semblaient devoir assurer à la Perse de longues années

de bonheur. De tous les chefs de son armée celui qui s'était le plus distingué dans le siége était Akbar Khan, fils de Zecky Khan; mais s'il était brave et intrépide, nous devons aussi ajouter qu'il n'était pas moins féroce : ce fut lui qui engagea Aly Mourad Khan à faire périr Saaduk Khan et ses trois fils, et il alla jusqu'à se charger de l'exécution. L'empressement qu'il mit à hâter leur mort faillit presque causer la sienne : il fut accusé d'avoir formé un complot contre la vie du général qu'il servait. Il n'était pas difficile de faire croire Mourad à la vérité de cette délation, et de lui faire envisager les malheurs que pouvait causer l'ambition de son cousin : il crut donc ou feignit de croire qu'il était coupable; et Djaffer Khan

se chargea de venger sur sa tête la mort de son père et de ses frères.

Après un séjour de quelques mois à Chyraz, Aly Mourad Khan retourna à Ispahan, qui redevint pendant son règne la capitale de l'empire ; il poussa la confiance qu'il avait placée dans son beau-frère Djaffer Khan jusqu'à le mettre à la tête d'un gouvernement de province. Le commandement de l'armée fut donné à son fils le cheikh Vais, qui fut envoyé sur la frontière nord-ouest de l'empire pour observer les mouvemens de Agha Mohammed. La fortune sembla d'abord vouloir se ranger sous les drapeaux de ce jeune prince : il entra en force dans le Mazenderan, prit Sari, capitale de la province, et battit le prince cadjar, qui s'enfuit à Asterabad. Une troupe

légère fut envoyée en avant à sa poursuite : le chef de ce corps avancé s'engagea sans précaution dans les défilés du Mazenderan; de sorte que Agha Mohammed put non-seulement intercepter toute communication entre ce corps et l'armée dont il faisait partie, mais même empêcha qu'il ne reçût aucun renfort. Il chercha, mais en vain à faire retraite; elle était impossible : il fut attaqué de suite, et tué de la main même de Agha Mohammed, et toute sa troupe fut ou tuée ou faite prisonnière. Ceux qui parvinrent à s'échapper, allèrent semer une terreur panique dans le gros de l'armée de cheikh Vais, qui se dispersa et força ainsi ce général d'évacuer Sari et d'abandonner ses autres conquêtes. Cheikh Vais se retira à Te-

heran, où il fut joint par Aly Mourad Khan, dont la fureur contre les chefs qui avaient abandonné son fils était si grande, qu'il en fit périr plusieurs dans des supplices affreux.

Le mauvais état de la santé de Aly Mourad Khan n'empêcha pas ce prince de déployer la plus grande activité; il rassembla une nouvelle armée, qui fut envoyée dans le Mazenderan; et déjà il se préparait à marcher en personne pour la soutenir avec d'autres troupes, lorsqu'il apprit que Djaffer Khan, instruit des revers qu'il avait essuyés, avait levé l'étendard de la révolte, et qu'il marchait sur la capitale. Aly Mourad transporté de colère, s'avança de suite vers Ispahan; ce fut en vain que ses ministres et ses médecins l'engagèrent

à prendre du repos jusqu'à ce que la violence de la maladie fut calmée, et lui représentèrent que les fatigues de la campagne dans la saison où l'on se trouvait (c'était pendant l'hiver) pourraient lui coûter la vie; la colère où il se trouvait lui fit résister à leurs avis. Son âme ne connaissait de danger que celui qui menaçait son pouvoir; la prédiction des gens de l'art se vérifia, et il expira au milieu de la route (1). Sa mort fut cachée à l'armée jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Ispahan, et cette mesure sauva du pillage les propriétés du prince qui se trouvaient dans cette ville; dès que

(1) Aly Riza dit qu'il mourut le vingt-huitième jour du mois de seffer 1199 de l'hégire (11 février 1785), au village de Mourt Chakhour, à trente milles d'Ispahan.

les troupes apprirent qu'il n'était plus, elles se débandèrent, et se mirent à piller dans toutes les directions.

Le caractère d'Aly Mourad Khan a été peint diversement par plusieurs écrivains : tout prouve que son cœur était plein d'énergie et de fermeté ; le plus bel éloge qu'on en peut faire est dans le respect qu'avait pour lui son ennemi le plus redoutable. Tant que vécut Aly Mourad Khan, Agha Mohammed eut beaucoup de peine à se soutenir dans le Mazenderan, et un jour que ses officiers le pressaient de porter la guerre dans l'Irac. « Attendons, leur répondit-il, que le brave seigneur qui est borgne (1) (Aly

(1) Plusieurs personnes dignes de foi assurent que Agha Mohammed ne lui donna jamais que ce nom.

Mourad Khan avait perdu la vue) ne soit plus sur notre chemin; et c'est alors seulement qu'il nous sera permis d'espérer des succès. »

La mort d'Aly Mourad ne précéda que de cinq jours l'arrivée de Djaffer à Ispahan. Dans cet intervalle le nom et les marques royales furent usurpées par Baber Khan, gouverneur de la ville, homme vain et imprudent qui n'avait aucun moyen de soutenir ses prétentions. Il s'enfuit à l'approche de Djaffer; mais il fut atteint par un corps de cavalerie qui fut envoyé à sa poursuite, et la seule distinction qu'il conserva fut de partager la prison des parens du dernier souverain. Le chef dont les prétentions à la couronne pouvaient seules inspirer des inquiétudes à Djaffer, était le

cheikh Vais, fils du défunt monarque. Il écrivit à ce prince une lettre conçue dans les termes les plus affectueux; mais dès qu'il l'eut entre les mains, il lui fit crever les yeux aussitôt pour l'empêcher de troubler son règne.

Agha Mohammed tint la promesse qu'il avait faite à ses partisans, de les mener dans les plaines de l'Irac après la mort de Aly Mourad Khan. Aussitôt que cette nouvelle, si agréable pour lui, fut parvenue à ses oreilles, il déboucha des montagnes du Mazenderan accompagné de cinq ou six cents hommes; et dès qu'il vit le nombre de ses troupes s'accroître de jour en jour par les partisans qui venaient le joindre et les soldats qu abandonnaient les étendards de Djaf-

fer, il poussa hardiment vers Ispahan, bien persuadé que ses victoires seules et des succès pourraient lui conserver les troupes qui l'accompagnaient. Quelques historiens ont prétendu qu'il avait une correspondance secrète avec plusieurs des principaux personnages de la province qu'il allait envahir; mais on fera observer ici qu'il n'avait pas eu le temps de nouer des intrigues, puisqu'il se trouvait à Asterabad à la mort d'Aly Mourad Khan, et que deux mois après il se trouvait à Ispahan, d'où Djaffer s'enfuit dans un tel désordre et avec une telle précipitation, que son bagage, son trésor et jusqu'aux enseignes royales furent pillées par la populace de la ville. Pendant que son redoutable rival s'établissait dans Ispahan,

Djaffer gagnait Chyraz. La fidélité du Seïd Mourad, neveu de Aly Mourad, et gouverneur de cette ville, était très-équivoque; mais l'intérêt que prenaient à lui les habitans de toutes les classes, était encore augmenté par les magistrats. Le plus zélé d'entre eux fut Hadjy Ibrahim, qui fut de suite élevé par la reconnaissance de son souverain au poste de kelounter, ou premier magistrat civil de la province de Fars.

Agha Mohammed fut bientôt obligé d'abandonner ses conquêtes. Une attaque infructueuse qu'il dirigea contre quelques tribus des montagnards (1),

(1) La bataille se donna le 2 du mois de mars 1786, et Ismaïl dut la victoire à la valeur de Khosrou Khan Wali d'Ardelan, qui lui avait amené un corps de troupes curdes considérable.

engagea les troupes qui lui avaient obtenu ses succès antérieurs à quitter ses étendards : il fut donc forcé de faire une retraite précipitée sur Teheran ; et pendant qu'il était occupé à former une nouvelle armée, Djaffer vint tranquillement reprendre possession d'Ispahan ; mais l'approche de son compétiteur lui fit abandonner une seconde fois sa capitale ; et le reste de son règne se passa à faire une guerre défensive contre Agha Mohammed, qui, maître de tout l'Irac, menaçait sans cesse Chyraz d'un siége. Si Djaffer ne fut pas heureux contre ses ennemis étrangers, il ne put réussir non plus à réprimer la rébellion de ses propres sujets. Imaïl Khan, son parent, auquel il avait confié le gouvernement de Ha-

madan, se révolta et défit l'armée envoyée pour le faire rentrer dans la soumission (1). Il éprouva un second échec considérable devant Yezd qu'il voulut réduire; mais au commencement de la dernière année de son règne, la fortune sembla vouloir favoriser ses efforts. Son fils Loutf aly Khan, dirigea une expédition dans les montagnes du Laristan et y réussit complétement. Enhardi par l'absence de Agha Mohammed, il marcha avec un corps de troupes considérable sur Ispahan, et y mit en fuite les troupes ennemies qui la défendaient; mais ce triomphe ne fut que de courte durée : la nouvelle de l'approche de

(1) Le capitaine Franklin demeura quelque temps à Chyraz sous le règne de ce prince.

son redoutable rival l'obligea bientôt d'évacuer sa conquête, qui depuis ne fut plus au pouvoir d'aucun prince Zend.

Le plus valeureux des chefs qui servaient sous ses étendards, était Hadjy Kouly Khan de Kazeroun. Cet officier avait été envoyé dans les districts qui sont à l'est de Kachan pour y apaiser une révolte; il réussit à soumettre le chef arabe contre lequel il avait reçu ordre de marcher; et au nombre des prisonniers qu'il fit se trouvait un corps d'infanterie khorassanienne de quinze cents hommes, qui, après avoir prolongé sa défense le plus long-temps possible, ne capitula que sous la condition expresse d'être traité honorablement. Djaffer Khan ne voulut pas accorder cet avan-

tage; et après les avoir désarmés, il les fit jeter en prison. Ce fut en vain que son général lui représenta combien cette démarche était impolitique, le prince lui sut mauvais gré de ses remontrances : cet officier, indigné qu'on voulût ainsi ternir sa réputation, abandonna le parti de Djaffer, et fut suivi dans sa fuite de tous ses partisans, dont la majeure partie étaient des fantassins; et sans écouter les menaces et les prières de son souverain, il se retira à Kazeroun. Tout porte à croire que Djaffer n'avait pas sur le moment les moyens de prévenir la défection de cet officier; mais bientôt après il envoya contre Hadjy Kouly Khan un corps de troupes pour le ramener à l'obéissance. Hadjy Kouly, après avoir long-temps refusé

de se rendre à la cour, y consentit enfin, après avoir exigé que Djaffer jurât sur le Coran de tout oublier : mais Djaffer ne pouvait pardonner à un homme qui l'avait ainsi trompé, il le fit donc arrêter et jeter, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné, dans une prison où il fut condamné à languir le reste des ses jours. Exaspéré de la situation à laquelle il se trouvait réduit, il forma avec quelques autres prisonniers une conspiration pour renverser le tyran qui lui faisait souffrir un traitement si rigoureux. Le chef de cette entreprise était Seïd Mourad Khan (1), à qui

(1) Seïd Mourad avait d'abord été employé au service de Djaffer, qui l'éleva à la dignité de gouverneur de Chyraz ; mais ce prince bientôt après le fit jeter en prison,

la naissance et les hauts emplois qu'il avait remplis donnaient une grande influence. Lorsque le plan eut été arrêté, et qu'ils furent prêts à le mettre à exécution, un esclave qu'ils avaient corrompu jeta du poison dans les mets qui venaient d'être servi à Djaffer (1); et au moment où ce prince était déchiré par le venin, les conjurés délivrés par leurs amis entrèrent dans l'appartement et mirent fin à son existence. La tête, séparée de son tronc et jetée des rem-

et lui fit souffrir des tourmens affreux, pour le forcer à découvrir ses richesses.

(1) On suit ici ce que dit Aly Riza, qui a écrit la vie des princes de la famille Zend : cet historien contemporain avait des renseignemens exacts et précis sur la mort de Djaffer. Scott Warring dit que le poison

parts de la citadelle dans la place qui se trouve au-devant, apprit aux habitans que leur souverain n'existait plus.

Loutf Aly Khan, fils de Djaffer, se trouvait dans le Kerman au moment où son père fut tué; et Seïd Mourad profitant de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de ses complices, se fit proclamer roi par eux-mêmes; mais son autorité ne dura que peu de mois; Hadjy Ibrahim, premier magistrat civil de Chyraz, qui était très-atta-

fut donné à ce prince par une esclave femelle qui avait appartenue à Seïd Mourad. Selon Olivier (vol. 6, page 209), Djaffer prit une médecine pour faire diminuer son embonpoint; mais elle agit avec assez de force pour le réduire à un état d'enfance et d'imbécillité qui fournit aux conjurés les moyens de l'attaquer.

ché aux intérêts du prince qui se trouvait absent, sut avec habileté lui gagner les cœurs de la majeure partie des habitans de cette grande ville, aussi bien que des chefs des tribus; et Loutf Aly qui, à la nouvelle des événemens qui venaient de se passer dans la capitale, avait abandonné son armée, dont il se défiait, pour se réfugier auprès du cheykh d'Aboucheher, fut bientôt en état de faire valoir les droits qu'il avait au trône en qualité de fils du feu roi. Le chef arabe qui lui avait donné l'hospitalité et fourni quelques secours, mourut bientôt après l'arrivée de ce prince dans Aboucheher; mais dans ses derniers momens il conjura son fils (1) de

(1) Le cheikh Nasser qui vit encore.

se dévouer tout entier aux intérêts de Loutf Aly Khan, dont l'armée, au moment où il ouvrit la campagne, n'était composée que des personnes attachées à ce petit chef. L'approche d'un corps de troupes considérable sous les ordres de Chah Mourad, frère de Mourad, menaça de détruire le petit nombre de soldats qu'il avait rassemblés; mais celui qui commandait les troupes sous Chah Mourad était un ami de Hadjy Ibrahim; il disposa si bien ses troupes qu'elles se saisirent de leur général, et se déclarèrent en faveur de celui contre lequel elles avaient été envoyées. Loutf Aly voulant mettre à profit une occasion si favorable de se relever, et encouragé par un commencement aussi heureux, marcha à

grandes journées vers la capitale, où l'influence de ses amis avait si bien tourné les esprits de tous les habitans en sa faveur, qu'il fut reçu par la population entière avec de grandes acclamations. Seïd Mourad s'était renfermé dans la citadelle; mais il fut bientôt forcé de se rendre, et paya de sa tête son ambition. Pour Hadjy Kouly, qui depuis quelque temps avait abandonné la partie et s'était séparé de son complice, Hadjy Ibrahim sachant bien que le désespoir seul, ainsi que le ressentiment, l'avait poussé au crime, lui donna les plus fortes assurances de pardon; et Loutf Aly à son avénement au trône ne se contenta pas de ratifier les promesses faites par Ibrahim : il alla jusqu'à lui accorder sa confiance et lui

donner les marques de la faveur la plus éclatante.

Avant de poursuivre l'histoire de la vie de Loutf Aly, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'origine et l'élévation d'un homme dont le nom à cette époque commence à tenir un rang distingué dans l'histoire de la Perse. Hadjy Ibrahim était fils de Hadjy Hakem, magistrat respectable de la ville de Chyraz, qui dans les dernières années de sa vie ayant perdu la vue, et incapable par cette infirmité de travailler, laissa une nombreuse famille dans le plus pressant besoin. Son fils, Hadjy Ibrahim, devint de bonne heure le magistrat d'un quartier de la ville qui l'avait vu naître, et ses grandes qualités, son intelligence extraordinaire et la fer-

meté de son caractère l'eurent bientôt élevé aux emplois les plus importans : Kerim lui avait donné la place qu'avait occupé son père ; Aly Mourad l'éleva plus haut, et c'est à lui et à ses soins que Djaffer fut redevable de la réception favorable que lui firent les habitans de Chyraz, lorsque forcé d'abandonner Ispahan il vint se réfugier dans cette ville. Sous son règne, Hadjy Ibrahim fut nommé kelounter, ou premier magistrat de tout le Farsistan ; et l'influence que lui donna ce rang élevé lui fournit les moyens de montrer toute sa reconnaissance et sa gratitude au fils de celui auquel il devait sa fortune

Rien ne paraissait plus propre à rendre le bonheur et la tranquillité à la Perse, et en même temps à relever

la fortune de la famille Zend, que l'élévation de Loutf Aly à la couronne. Quoiqu'à peine âgé de vingt ans, ce prince avait su profiter des emplois que lui avait confiés son malheureux frère, pour le former de bonne heure à l'administration d'un empire; et ses ennemis, aussi bien que ses amis, le proclamèrent d'une commune voix le plus brave soldat du pays. Tout dans son physique semblait concourir à maîtriser l'admiration dont ses grandes qualités l'avaient déjà rendu l'objet. Sa démarche était noble, sa tournure pleine d'expression; il était parfaitement bien fait, et malgré sa petite taille, actif et vigoureux; personne ne pouvait avec autant de grâce et d'habileté manier un vigoureux coursier. Il était le premier

dans tous les exercices militaires. Dans plusieurs occasions différentes il avait montré son courage et son habileté. Avant de monter sur le trône, il était affable et poli dans ses manières ; et c'est surtout envers ses inférieurs que ses qualités se montraient dans tout leur éclat. Mais une fois parvenu au souverain pouvoir, il s'opéra un changement sensible dans sa conduite : on ne reconnut plus le fils de Djaffer ; déjà il se montrait roi de Perse, c'est-à-dire fier et orgueilleux. L'estime qu'on avait eue pour lui s'affaiblit ; au lieu de faire preuve de gratitude à l'égard de cet Hadjy Ibrahim, auquel il devait pour ainsi dire la couronne, il se laissa aller à d'injustes soupçons, et l'alarme se glissa dans son cœur :

il n'est peut-être pas surprenant qu'il ait conçu une noire jalousie contre un sujet qui avait eu assez de crédit pour lui donner la couronne.

Avant les attaques d'Agha Mohammed, Loutf Aly Khan ne s'était établi qu'avec beaucoup de peine et de difficultés dans son gouvernement. Ce jeune prince osa se mesurer avec ses ennemis en raze campagne, et dès la première action (1) un échec considérable qu'il reçut, le força de s'enfuir à Chyraz. Ce chef cadjar, encouragé par l'avantage qu'il venait d'obtenir, courut mettre le siége devant la ville; mais après un mois de blocus, voyant qu'il ne pouvait em-

(1) La bataille se donna auprès d'un village appelé Hézarbizaz, à six farsengs ou vingt-cinq milles de Chyraz.

porter aucun ouvrage, il le leva et se retira à Teheran, dont il avait fait la capitale de ses états.

L'année suivante, Loutf Aly craignant une seconde attaque, fit des préparatifs formidables pour lui résister ; mais Agha Mohammed fut retenu par différentes causes dans l'Aderbaïdjan ; et le jeune prince de Fars ne voulant pas laisser ses troupes dans l'oisiveté, marcha sur le Kerman pour forcer le gouverneur de cette province, Huçein Khan Khaky, à se soumettre à son autorité. La saison favorable pour des expéditions militaires était passée, et tous les chefs de son armée firent ce qu'ils purent pour engager à accepter les conditions offertes par le gouverneur de cette province, qui s'engageait à re-

connaître son autorité, à payer avec exactitude le tribut accoutumé, et à faire tout ce qui lui serait ordonné; la seule condition qu'il demandait, était de n'être pas forcé de paraître à la cour : mais ce prince imprudent tint à cette clause avec une opiniâtreté extraordinaire; et dans l'espoir d'obtenir ce qu'il voulait en exiger, il alla mettre le siége devant la ville pendant un hiver rigoureux. Mais les élémens, comme nous l'apprennent tous les historiens qui ont parlé des événemens de cette époque, détruisirent tous ses projets; le froid et le manque total de vivres emportèrent la majeure partie des chevaux de l'armée, aussi bien que les soldats eux-mêmes, et l'épaisseur de la neige qui obstruait les chemins, em-

pêchait les provisions d'arriver à son camp. Forcé par la défection de ses troupes et le mécontentement général de lever le siége de la place, il revint à Chyraz, le cœur ulcéré par les pertes et les revers qu'il venait d'éprouver.

Avant de partir pour cette malheureuse expédition, il avait mis à la tête du gouvernement de la province de Fars un de ses frères encore enfant; mais Chyraz et les districts voisins avaient été confiés à Hadjy Ibrahim; la garnison de la ville, avec des pouvoirs séparés, fut mise sous le commandement d'un chef de sa tribu, Barkhoudar Khan; et un autre chef de la tribu Zend fut nommé gouverneur de la citadelle. L'autorité ainsi divisée semblait devoir empêcher toute trahison; mais ce fut cela même qui

la causa. Barkhoudar Khan, homme vain, arrogant, et tout fier de l'autorité qu'il avait comme chef des troupes, voulut forcer Hadjy Ibrahim à lui rendre des marques de soumission; mais tous ses efforts furent inutiles. Offensé de ce qu'il considérait comme une insulte faite à sa personne, il chercha à rendre suspect Loutf Aly, et lui fit entendre qu'il n'y avait qu'un homme qui nourrissait des desseins dangereux qui refusât de donner des marques de soumission à un prince de la famille Zend. Si une telle communication n'eut pas l'effet que le traître en espérait, elle servit du moins à jeter des craintes dans le cœur de Loutf Aly, et à faire sur lui une impression sérieuse; et à son retour de l'expédition dirigée contre le Ker-

man, toute sa conduite prouva qu'il n'avait plus pour son ministre Hadjy Ibrahim la même confiance qu'auparavant.

Quelque temps avant cette événement, la confiance de Hadjy Ibrahim dans son souverain avait été ébranlée par une circonstance dont nous allons rendre compte.

Loutf Aly s'était rendu aux sollicitations pressantes de son ministre, et avait pardonné, comme nous l'avons dit plus haut, à quelques-unes des personnes qui avaient contribué à la mort de son père. Parmi elles se trouvait un homme appelé Mirza Mehdy, et qui avait occupé une place sous Djaffer Khan (3); convaincu de

(1) Cet homme était *lesker névis* : celui qui exerce cet emploi tient les registres de

péculat, il fut destitué et condamné par ce prince à perdre les oreilles. Le jour où la tête de Djaffer fut trouvée dans la place où elle avait été jetée de dessus les murs de la citadelle, elle essuya toutes sortes d'indignités ; et le bruit courut que Mirha Mehdy profitant de l'occasion de se venger, lui avait coupé les oreilles. Cet homme s'obstina à nier le fait ; et Hadjy Ibrahim voulant le faire passer pour innocent, sollicita son pardon auprès de Loutf Aly, qui non content de lui pardonner, ajouta que lors même qu'il eût été reconnu comme coupable, la recommandation d'un homme tel que Hadjy Ibrahim ne serait pas demeurée sans effet. Quelques mois

l'armée et fait les comptes nécessaires pour la solde des troupes.

après, le souverain donna des khilats ou habits d'honneur à quelques personnes, et Mirza Mehdy en obtint un. Ceci fut rapporté à la mère de Loutf Aly; cette princesse envoya quelqu'un à son fils pour lui reprocher de récompenser ainsi les meurtriers de celui qui lui avait donné le jour. « Est-il donc nécessaire, ajouta-t-elle, que le fils de Djaffer donne des marques de sa faveur et de sa considération à un malheureux qui a mutilé les restes de son père? (1) Ce reproche sanglant eut un effet prodigieux sur le caractère violent de ce prince. Il retourna à la cour, réprimanda sévèrement Mirza Mehdy, et après lui avoir reproché son crime (2),

(1) Manuscrit persan.

(2) Loutf Aly, nous a-t-on dit, demanda

il le fit jeter dans le feu. Hadjy Ibrahim, qui était sorti, arriva assez tôt pour voir, avec un sentiment d'horreur, les restes du malheureux auquel son intercession avait fait pardonner son crime (1).

La défiance qui se mit entre le prince et son ministre ne fut pas un secret pour la cour; tout le monde s'en aperçut de suite. Le caractère

à Mirza Mehdy quelle punition méritait celui qui faisait du mal à un prince son bienfaiteur. « Il est digne du feu, reprit aussitôt Mirza Mehdy. — Eh bien! repartit le prince, vous êtes le coupable. » Et il le fit de suite jeter dans un feu ardent. (Manuscrit persan.)

(1) Hadjy Ibrahim, dit M. Malcolm, m'a raconté lui-même les détails de cet événement; et je les trouve consignés pareillement dans l'histoire de la famille

violent et emporté de Loutf Aly ne pouvait cacher les sentimens hostiles dont il était animé contre Hadjy Ibrahim, et cependant il n'osait attaquer ouvertement un homme dont il avait toujours redouté l'influence : toute la population de Chyraz avait un attachement extraordinaire pour ce ministre; les gouverneurs de province, plusieurs chefs de tribus étaient intimément liés à ses intérêts, et ses frères commandaient quelques-uns des corps de l'armée. Mais malgré

Zend, par Aly Riza. Je n'ai jamais cru, a dit ce ministre au général Malcolm, que ce malheureux fût coupable du crime dont le bruit public l'accusait; et du moment, ajoutait-il, que Loutf Aly s'est conduit ainsi envers Mirza Mehdy, j'ai perdu toute confiance en lui.

tous les efforts que faisait ce prince pour réprimer la violence de sa passion, elle se laissait apercevoir dans toute sa conduite, et trahissait les sentimens dont il était agité ; et Hadjy Ibrahim, trop fin pour ne pas voir que sa vie était en danger, résolut, pour se mettre à l'abri des coups de son maître, de renverser son trône, et détruire un homme dont il ne pouvait plus rien espérer que la mort.

(1791.) Les affaires en étaient à ce point, lorsque Loutf Aly Khan, qui voulait marcher sur Ispahan, résolut, pour prévenir la révolte de ses chefs, de diviser l'autorité dans Chyraz, comme il l'avait déjà fait lors de son expédition contre le Kerman. Après avoir confié une seconde fois le commandement de la garnison à Barkoudar Khan,

et celui de la citadelle à Mohammed Aly Khan Zend, il crut n'avoir rien à redouter de son ministre; mais malgré tout ce qu'il pouvait faire, on voyait percer la défiance qu'il avait de Hadjy Ibrahim. Après lui avoir remis publiquement le soin du gouvernement civil, et la veille même du départ de l'armée, Loutf Aly envoya un exprès chargé d'un ordre qui enjoignait à Ibrahim d'envoyer au camp son fils aîné, Mirza Mohammed : la jeunesse de cet enfant, qui ne pouvait être d'aucune utilité dans une armée, fit voir que le prince voulait l'emmener comme un otage qui répondait de la fidélité du père. Si Hadjy Ibrahim eût pu rester jusqu'à ce jour sans s'apercevoir de la défiance qu'on avait pour lui, cette démarche

impolitique de son maître eût suffi pour lui dessiller les yeux; et il paraît que dès ce jour il chercha à mettre à exécution le plan qu'il avait formé de s'emparer de Chyraz, de la faire soulever en faveur de Agha Mohammed, et rendre ainsi ce chef cadjar seul maître de la Perse.

Il se peut fort bien que Hadjy Ibrahim, en prenant une telle résolution, ait eu en vue un événement qui devait tôt ou tard arriver, et d'éviter à la Perse les malheurs que pouvait lui causer la prolongation de la guerre entre les deux familles (1); mais sa

(1) Dans les conversations que j'ai eues avec lui à ce sujet, dit le général Malcolm, Hadjy Ibrahim m'a toujours dit que le principal motif qui l'avait poussé à trahir Loutf Aly, avait été de sauver la Perse des malheurs

propre sûreté fut aussi, à n'en pas douter, un des motifs qui le dirigèrent dans le plan qu'il avait formé. Il avait perdu toute confiance dans Loutf Aly, et il avait reconnu qu'un grand nombre d'ennemis dont il était entouré faisaient incessamment des efforts pour le perdre. La conduite de Loutf Aly à son égard ne servit pas peu à lui découvrir combien les représentations de ses ennemis avaient fait impression sur l'esprit de ce prince : il se résolut donc à sauver sa vie, et

qui ne pouvaient manquer de fondre sur ce pays. « Tout le monde, ajoutait-il, se souciait peu que ce fût telle ou telle famille « qui occupât le trône ; mais tous, à l'exception des soldats à qui ces guerres offraient « l'occasion de piller, désiraient la tranquillité et le repos. »

de se placer, par un service essentiel, sous la protection immédiate d'un puissant monarque. Il réussit dans ses projets; mais il encourut en même temps le reproche d'avoir contribué lui-même à détruire une famille à laquelle il était redevable de la puissance dont il jouissait.

Quelques jours après le départ de Loutf Aly pour Ispahan, Hadjy Ibrahim, à l'aide d'un petit corps de citoyens armés qu'il avait placé sous la conduite de Mohammed Huçein Khan, son plus jeune frère, parvint à se saisir des deux chefs Zend qui commandaient, l'un la garnison, l'autre la citadelle (1); et ses mesures furent

(1) Barkhoudar Khan et Mohammed Aly Khan. Hadjy Ibrahim les pria de vouloir bien passer chez lui pour s'entendre sur

prises avec tant d'adresse, que tout se passa sans qu'il y eût une goutte de sang répandue. Il dépêcha de suite un courrier pour annoncer à Abdoul Rahim Khan, un de ses frères, quels étaient les heureux résultats de sa démarche. Rahim était à l'armée, qui se trouvait campée au moment de l'arrivée du messager à moins de vingt milles de celle de Agha Mohammed, qui était alors commandée par son neveu le prince Baba Khan (1). Le frère de

quelques parties de l'administration de la ville, et dès qu'ils furent entrés dans sa maison, on les arrêta.

(1) Baba Khan est le nom sous lequel fut connu le prince qui règne actuellement, jusqu'au moment où mourut son oncle; son vrai nom est Feth Aly Khan; mais

Hadjy Ibrahim communiqua aussitôt aux chefs qui se trouvaient dans le complot la nouvelle qu'il venait de recevoir; et il fut résolu entre eux que les troupes sous leurs ordres, dès que la nuit serait venue, feraient feu sur le quartier de Loutf Aly, et que cette décharge accompagnée d'un grand bruit serait le signal auquel les amis de Hadjy Ibrahim devraient s'assembler. A l'heure désignée, les troupes firent une décharge; elle fut suivie d'une multitude de cris qui se firent entendre dans toutes les parties du camp, et les colonnes commencèrent à se mettre en mouvement. Plein

Agha Mohammed avait pris l'habitude de l'appeler *Baba*, enfant; et on continua de le nommer ainsi, même dans un âge assez avancé. Il avait à cette époque trente-deux ans.

d'étonnement et de fureur, Loutf Aly envoya message sur message pour savoir la cause de ce tumulte; on lui annonça qu'il n'avait d'autre ressource que de monter à cheval et de s'échapper, parce que ses troupes s'étaient déclarées contre lui : ce fut en vain qu'il engagea ses généraux à le suivre, il ne fut écouté que d'un seul, Thamasp Khan Faily, qui l'accompagna dans sa fuite avec soixante-dix hommes. Avec cette petite troupe il courut à Chyraz, espérant que ses amis lui auraient conservé cette ville. Le deuxième jour après qu'il eut quitté son camp, il reçut la nouvelle de tout ce qui s'était passé; mais ayant à peu près trois cents cavaliers sous ses ordres, il poursuivit sa route, et arrivé aux portes de sa capitale, il envoya

un exprès demander à Hadjy Ibrahim la raison d'une telle conduite. « Annoncez à Loutf Aly, répondit Hadjy « Ibrahim d'un ton calme, que j'ai « découvert à temps ses intentions, « et que je n'ai d'autre moyen de « sauver ma vie qu'en détruisant son « pouvoir : dites-lui qu'il n'espère pas « recouvrer Chyraz ; que cette ville « est perdue à jamais pour lui, et que « la fuite est le seul moyen qui lui « reste de mettre sa vie en sûreté (1). » Mais Loutf Aly, qui venait d'être rejoint par un corps assez nombreux de troupes, méprisa cet avis. « Le traître, « ajouta-t-il, n'est après tout qu'un « citoyen (2), et toutes ses troupes

(1) Hist. manuscr. de Hadjy Ibrahim.

(2) *Chahiri*, ou citoyen, est un mot employé en Perse pour marquer le mépris que

« se réduisent à quelques bourgeois, « qui ne peuvent être de braves sol- « dats. » Enhardi par l'espoir qui lui restait, il campa sous les murs de la ville ; mais la politique qu'il avait eue de laisser dans la capitale avant de partir les familles de ses soldats, comme autant d'otages qui répondaient de leur fidélité, fut elle-même la cause de sa ruine : car Hadjy Ibrahim fit signifier aux soldats qui suivaient Loutf Aly qu'ils eussent à rentrer dans la ville et à abandonner leur chef, s'ils aimaient leurs parens et s'ils ne voulaient les voir périr. Cette menace eut un effet complet ; et Loutf Aly abandonné de la totalité

l'on a pour les hommes livrés à des occupations paisibles, parce que tous les soldats se composent des gens de tribus militaires.

de ses troupes, s'enfuit vers Abou-cheher, accompagné de quatre ou cinq personnes seulement. Mais à son arrivée dans cette ville il s'aperçut bientôt que le cheikh qui lui avait rendu un service il y avait quelques années du vivant de son père, n'était plus son ami : il s'était dévoué tout entier à Hadjy Ibrahim. Cependant il fut reçu avec cordialité par le chef qui commandait le port de Bender dans le voisinage ; et grâce à son activité, il réunit sous ses drapeaux quelques troupes, avec lesquelles il résolut de marcher vers Chyraz.

Si les soldats manquaient à Loutf Aly, le courage de ceux qui le suivaient, ainsi que sa valeur et son intrépidité, lui tenaient lieu de forces imposantes. Le premier avantage qu'il

remporta fut contre ce même chef d'Aboucheher qui l'avait abandonné (1). Après cette action, il tourna ses armes contre le gouverneur de Karoun, et l'ayant fait prisonnier, il lui fit crever les yeux (2). Cet acte de cruauté fit tort à ses affaires, en ce qu'il fit des implacables ennemis de cette famille puissante, et affaiblit

(1) Ce combat, si on peut lui donner ce nom, fut livré auprès d'un village appelé Tangestan; la cavalerie du chef d'Aboucheher, qui était sous le commandement de Riza Kouly Khan, abandonna son général et se déclara en faveur de Loutf Aly, et l'infanterie s'enfuit de toutes parts. —*Hist. de Aly Riza.*

(2) Hadjy Aly Kouly Khan de Karoun s'était réconcilié avec Loutf Aly à l'avénement de ce prince à la couronne; mais bientôt après il fut forcé de se jeter dans le

dans tous les cœurs ce sentiment de compassion que sa jeunesse, son courage et ses infortunes avaient inspiré.

Encouragé par le succès de ses armes, Loutf Aly parut devant Chyraz, et la bloqua étroitement, ne pouvant en faire le siége, parce qu'il n'avait ni infanterie ni canon. La fierté et l'exaspération de son caractère se communiquèrent à ses partisans, et ils conçurent l'espérance de se baigner dans le sang de leurs ennemis, si la fortune rétablissait leur maître sur son trône; mais ce jeune prince avait

parti de Agha Mohammed. Son frère Riza Kouly était gouverneur de la place et avait offensé personnellement Loutf Aly, en pillant les bagages de ce prince, et en lui enlevant ses meilleurs chevaux, lorsqu'il fut obligé d'abandonner Chyraz en toute hâte.

en tête un homme dont la sagesse, la prudence, surent prévenir ses desseins et rendre inutile sa bouillante valeur, et dont la fermeté tempérée par la modération parvint à paralyser la violence de ses ennemis, Lui-même avait alors pour soutien la constance et l'attachement de ceux qui suivaient sa fortune : le caractère de cet homme extraordinaire se montra beaucoup mieux dans cette circonstance critique que dans tous les autres événemens.

Lorsque Loutf Aly avait été obligé, par la révolte des troupes avec lesquelles il espérait s'emparer d'Ispahan, d'abandonner son armée l'année précédente, les soldats revinrent à Chyraz dans le plus grand désordre, et leur arrivée dans cette ville avait accru le nom-

bre des soldats des tribus militaires de la province de Fars, qui se trouvaient à Chyraz au nombre de douze mille hommes. L'infanterie, composée totalement des boutiquiers et des artisans, était la seule force armée sur laquelle pût compter Ibrahim, et ne faisait pas la cinquième partie du reste de l'armée; et il était impossible que des tribus dont la fortune dépendait de la puissance de la famille Zend, pussent entrer dans les vues de ce ministre, qui voulait faire passer le sceptre dans la famille des Cadjars. Bien sûr qu'ils s'opposeraient toujours à l'exécution de ses projets, Ibrahim résolut de les désarmer et de débarrasser Chyraz de cette multitude de soldats; il prit ses mesures avec tant de sagesse et de

secret, et il y mit en même temps une telle activité, que personne n'en conçut le moindre soupçon. Il donna des ordres pour qu'on gardât soigneusement les rues, qui par des chemins détournés menaient de son palais en dehors de la ville; il envoya avertir les tribus militaires qui se trouvaient dans la ville de se tenir prêtes pour tel jour, afin de recevoir des récompenses dont il voulait payer leurs services. Elles se réunirent donc au jour indiqué, comme elles en avaient reçu l'ordre; et on en introduisait une centaine, d'autres disent cinquante à la fois, dans la cour intérieure du palais d'Hadjy Ibrahim : la hauteur des murs empêchait que ceux qui étaient dehors pussent se douter de ce qui se passait dans l'intérieur.

Quand ils étaient introduits, ils se trouvaient environnés, et ils recevaient la promesse de n'éprouver aucun mauvais traitement s'ils rendaient leurs armes, ce qu'ils faisaient de suite; et pendant qu'on les distribuait aux citoyens attachés à la cause d'Hadjy Ibrahim, les soldats étaient conduits par des rues de derrière en dehors de la ville : la totalité fut ainsi désarmée; et à leur grand étonnement, ils se trouvèrent tous réunis sous les murs de Chyraz. Quelque extraordinaire que paraisse une telle mesure, elle fut cependant mise à exécution sans le moindre tumulte, et sans qu'il y eût une goutte de sang répandue. Lorsqu'ils furent tous réunis sans armes dans la campagne, ils reçurent ordre de se diriger sur

les villages qui se trouvaient dans le voisinage, et furent contraints d'obéir, n'ayant aucun moyen de résister. Quelques-uns allèrent joindre Loutf Aly Khan; mais la plus grande partie attendit à la destination qu'on leur avait assignée la suite des événemens.

Du moment où Hadjy Ibrahim se fut rendu maître absolu dans Chyraz, il écrivit à Agha Mohammed; et ce chef cadjar dépêcha de suite Moustafa Khan, un de ses généraux, avec un corps de troupes pour appuyer le mouvement qui venait de s'opérer dans cette ville; mais Loutf Aly Khan saisit l'occasion favorable d'attaquer ce détachement et le battit complétement. Alarmé de cette défaite, Agha Mohammed envoya de suite vers

Chyraz un corps de troupes assez considérable pour terminer la guerre. Cette armée, après avoir fait sa jonction avec la garnison, marcha contre Loutf Aly, dont la poignée de soldats formait à peine la dixième partie de ses ennemis (1). Ce brave prince osa cependant se préparer au combat : il quitta ses retranchemens et cacha ses troupes dans les jardins qui environnent cette ville, pour les mettre à couvert du feu des ennemis et laisser ignorer à ces derniers l'infériorité de ses troupes. Dans le premier moment la fortune sembla vouloir se déclarer en faveur de ses ennemis : ils enlevèrent ses positions et poursuivirent bien loin ses troupes dans la plaine ;

(1) Aly Riza.—Hist. de la fam. Zend.

mais Loutf Aly qui était bon général, s'étant aperçu que les vainqueurs s'amusaient à piller le camp qu'il avait abandonné, profita de l'occasion et les chargea avec la plus rare valeur, à la tête d'une troupe de cavalerie qu'il avait ralliée autour de sa personne. Ses troupes, animées par le courage et l'intrépidité de leur chef, revinrent à la charge, et eurent bientôt mis en fuite de toutes parts les soldats d'Agha Mohammed : sa victoire fut complète; et Riza Kouly Khan, un des deux généraux qui dans cette journée avaient commandé les troupes ennemies, resta prisonnier.

Hadjy Ibrahim, qui s'aperçut bientôt combien cette victoire avait donné de réputation aux armes de Loutf Aly, écrivit plusieurs lettres à Agha

Mohammed pour le prier de marcher lui-même en forces sur Chyraz ; et ce prince sentant toute l'importance d'une telle circonstance, marcha à la tête de forces considérables vers cette ville (1). Quoique son armée comptât cent hommes contre un, il ne s'avança qu'avec une précaution qui annonçait combien il redoutait la valeur et les talens de ses ennemis ; et il ne s'était pas trompé. Il était arrivé à un village dans le voisinage des ruines de Persépolis (2), lorsque son camp fut atta-

(1) Quelques historiens disent que ses troupes montaient à cinquante mille hommes ; c'est une exagération.

(2) Le nom de ce village est Mayer : il est éloigné de Chyraz d'environ soixante milles, et à trente et un milles de Persépolis. Agha Mohammed vint y camper le quatorzième jour de chawal de l'an de l'hégire 1106.

qué tout à coup par Loutf Aly Khan. Ce prince, animé du même courage qui avait rendu si fameux les héros de cette antique cité, auprès de laquelle il allait combattre, résolut de faire un effort désespéré pour détruire d'un seul coup ses ennemis et reconquérir l'empire. Il réussit à surprendre l'avant-garde de Agha Mohammed et lui fit éprouver un échec considérable; poussant ensuite les fuyards à la tête de quelques centaines d'hommes, il tomba avec impétuosité sur le gros de l'armée, composé de trente mille hommes : l'épaisseur des ténèbres de la nuit, l'épouvante semée dans tout ce corps par les fuyards qui s'y réfugiaient, et la terreur de son nom, y jetèrent une confusion qui lui

promettait un succès décisif (1). L'armée de Agha Mohammed était dans une déroute complète, et déjà les assaillans étaient parvenus au quartier-général, lorsqu'un chef qui avait joint Loutf Aly lui assura que Agha Mohammed lui-même était au nombre des fuyards, et lui persuada de se mettre à pilier les diamans et les trésors qui étaient dans le camp (2).

(1) Le commandant Ibrahim était déjà tué, et une grande partie de ses troupes était passée au fil de l'épée; ce corps était posté dans un défilé entre les villages de Mayer et d'Elbourz.

(2) Quelques personnes prétendent que ce fut sans le savoir qu'il fit ce faux rapport; selon d'autres, cette ruse fut imaginée par Agha Mohammed lui-même, qui l'avait envoyé tout exprès.

Loutf Aly, pour son malheur, ajouta foi aux paroles de ce chef, et ne voulut pas entrer dans le pavillon royal; il fit faire halte, et laissa disperser ses soldats pour courir au pillage : mais il ne fut pas peu étonné le lendemain d'entendre le crieur du camp ennemi appeler les troupes de Agha Mohammed à la prière (1); ce qui annonçait que le souverain était à son poste, au moment où il croyait avoir détruit tous les projets de l'eunuque. Ce dernier n'avait pas quitté son pavillon, et lorsqu'il vit l'impossibilité de rallier ses troupes, il demeura tranquille dans son quartier : un petit nombre de ses gardes était autour de lui pour

(1) Cette coutume n'a lieu que lorsque l'armée est commandée en personne par le souverain.

le défendre, et il attendait que le petit nombre de ses ennemis et leur peu de discipline amenassent quelque résultat. Loutf Aly, une fois que son impétuosité fut ralentie, fut forcé de fuir de peur d'être fait prisonnier.

La tentative que venait de faire Loutf Aly pour recouvrer la couronne ne pouvait être regardée comme une entreprise téméraire et désespérée, qui ne pouvait être suivie d'aucun succès. L'expérience avait appris à ce prince que la confusion une fois introduite dans les rangs d'une armée telle que celle qu'il venait d'attaquer, était irrémédiable; et il n'ignorait pas que dans l'état actuel de la Perse, un assez grand nombre de chefs de tribus restaient indécis entre lui et Agha Mohammed. Ces chefs obéissent

toujours à l'impulsion momentanée qu'on leur donne; et comme ils sont toujours suivis aveuglément par les troupes sous leurs ordres, quel que soit le parti qu'ils embrassent, il avait tout lieu d'espérer que ses succès pourraient les faire déclarer en sa faveur, et le mettre ainsi en état d'écraser ses ennemis par les moyens même qu'ils avaient employés pour sa propre destruction. Le plan de son attaque était bien imaginé : il s'était avancé avec précaution et avait surpris l'avant-garde de son compétiteur; les succès qu'il obtint dès le premier chocmirent dans tout son jour son brillant courage et sa rare habileté dans le commandement; et si la victoire lui échappa, on doit dire qu'elle lui fut arrachée par un de ces événemens

qui décident souvent du sort des empires.

Si Loutf Aly méritait un meilleur sort par l'intrépidité et le courage dont il fit preuve dans cette journée, Agha Mohammed ne parut pas moins digne de cette couronne que la fortune plaça enfin sur sa tête. Au milieu de cette confusion et de cette scène tumultueuse, il conserva un calme, un sang-froid qui marquaient un caractère extraordinaire ; son cœur parut supérieur aux événemens : et nous devons faire remarquer ici que l'histoire moderne de la Perse présente dans ces derniers temps trois choses qui méritent d'être connues de la postérité ; l'une est la fermeté de cet Hadjy Ibrahim, qui, soutenu d'une petite troupe de bourgeois paisibles, parvint

à défendre plusieurs mois Chyraz contre toutes les tribus militaires de la province, dont cette ville est la capitale; la seconde est l'intrépidité et la bravoure héroïque de ce Loutf Aly, qui, à la tête de quatre ou cinq cents hommes, osa attaquer une armée de trente mille combattans, et enfin ce calme dont Agha Mohammed fit preuve en restant paisiblement dans son quartier, pendant que tout fuyait autour de lui, et qu'il poussa jusqu'à faire annoncer par le crieur public l'heure de la prière du matin, afin que ses troupes, aussi bien que celles de ses ennemis, apprissent qu'il était demeuré à son poste sans rien craindre et sans être ému par tout ce qui se passait autour de lui.

Loutf Aly s'enfuit avec rapidité

jusque dans le Kerman, où il chercha à réunir ses partisans; mais Agha Mohammed qui avait marché sur Chyraz, envoya une armée à sa poursuite; et le petit nombre de personnes qui l'avaient accompagné dans sa retraite l'abandonnèrent, regardant sa fortune comme désespérée. Le malheureux Loutf Aly s'enfuit presque seul dans le Khorassan, qui depuis la mort de Nadir était partagé entre plusieurs petits princes indépendans (1). Mir Huçein Khan, l'un deux, qui possédait la ville et le territoire de Tabbas, reçut avec beaucoup d'égards le prince fugitif, qui ayant appris que Agha Mohammed avait démantelé Chyraz, et que dès lors rien ne pour-

(1) Aly Riza.—Hist. de la fam. Zend.

rait l'arrêter, résolut de faire un effort pour s'emparer de cette ville. Le prince de Tabbas lui fournit deux cents hommes; et avec cette poignée de soldats qui fut grossie de quelques-uns de ses adhérens qui étaient restés fidèles à sa fortune, il se porta sur la ville de Yezd, défit les troupes du gouverneur de cette ville, dont il s'empara. Il s'avança avec rapidité, suivi de sa petite troupe, jusqu'au village d'Aberkah, qui est situé sur la limite de la province de Fars. Cette place se soumit à son autorité, et de là il écrivit à tous ses amis qu'il revenait disputer encore la couronne à son rival. Il conservait encore dans plusieurs provinces des partisans cachés, et le bruit exagéré des victoires qu'il avait remportées en engagèrent

un certain nombre à se déclarer ouvertement en sa faveur. En peu de temps il se vit à la tête de quinze cents hommes; mais le bruit de son apparition à la tête d'une troupe armée avait répandu l'alarme jusqu'à Teheran. Agha Mohammed envoya de suite une armée contre lui, sous le commandement de Mohammed Huçein Khan cadjar, pendant qu'Hadjy Ibrahim détacha un corps considérable d'infanterie, sous les ordres de son plus jeune frère Mohammed Huçein Khan. L'arrivée de ces troupes força Loutf Aly de faire retraite. Il tâcha de se retrancher sous un village fortifié, appelé Rouniz; mais après quelques légères escaramouches, il résolut d'en venir à une action décisive : le nombre de ses ennemis

l'emporta dans cette affaire, et il fut obligé de recourir encore une fois à la protection du commandant de Tabbas. Tout en le recevant avec beaud'égards, ce chef fit des réflexions, et craignit de courir à sa ruine en voulant se montrer trop généreux. Il engagea donc Loutf Aly à se rendre à la cour de Tymour Chah, roi des Afghans, qui avait succédé à son père Ahmed Chah Dourrany, et dont les forces étaient assez considérables pour le rétablir sur le trône de sa famille. Le prince fugitif écouta ces sages avis, et il était déjà en chemin pour aller demander des secours à la cour de Caboul; mais la nouvelle de la mort de Tymour Chah lui fit abandonner son projet, et l'engagea à ne pas quitter le territoire persan.

Pendant que Loutf Aly ne savait où il pourrait aller implorer la protection de quelque prince, il reçut des lettres de deux chefs du Nermanchir, district situé à l'est du Kerman, qui l'engageaient à ne pas abandonner la Perse et lui promettaient, s'il voulait revenir, de l'assister de tout leur pouvoir. Un historien (Aly Riza), a remarqué que la plus légère étincelle ranimait le flambeau de l'espérance dans le cœur de ce prince fugitif. Il se hâta donc de se rendre à Nermanchir; et ayant rassemblé quelques soldats sous ses étendards, il résolut de s'emparer, s'il le pouvait, de la ville de Kerman. S'étant approché par une marche rapide des murs de cette ville, il confia la moitié de ses troupes à Abdallah Khan, son

oncle, brave guerrier, qui ne l'avait pas quitté un seul instant dans toutes ses infortunes, et lui ordonna de faire une fausse attaque d'un côté des remparts. Il garda le reste des soldats comme un corps de réserve ; et quand il sut que toute l'attention de la garnison se portait sur l'attaque d'Abdallah, et que toutes les forces de la ville y étaient occupées, il conduisit le reste de ses adhérens contre une autre partie de la forteresse, et au moyen de quelques échelles il escalada le mur sans être aperçu : quoique surprise, la garnison se défendit vaillamment; mais elle fut bientôt forcée de se retirer dans la citadelle, qu'elle remit entre les mains de Loutf Aly quelques jours après. Mohammed Khan Kara gueuzlou et Abdoul Ra-

him Khan, frère de Hadjy Ibrahim, qui commandaient dans le Kerman, parvinrent à s'échapper; mais ce ne fut pas sans avoir perdu une partie de leurs gens, qui fut tuée, et tous leurs bagages qui tombèrent entre les mains des vainqueurs. Loutf Aly tout fier de ce succès, reprit le nom et les titres de roi de Perse, et fit frapper des monnaies pour éterniser son triomphe. Aly, Riza qui a écrit l'histoire de la famille Zend, fait observer avec beaucoup d'emphase que « *la* « *fortune de ce prince, semblable à un* « *météore, jeta une grande lumière* « *au moment de sa chute.* »

A la nouvelle de la prise d'une forteresse si importante, Agha Mohammed rassembla toutes les troupes disponibles, et se mettant à leur tête,

s'avança contre un ennemi qui semblait toujours se relever de ses malheurs avec de nouvelles forces. Loutf Aly ne se laissa pas épouvanter par le nombre des troupes qu'il allait avoir en tête, et quelques succès obtenus donnèrent à ses soldats un nouveau courage pour seconder l'ardeur héroïque de leur chef. Mais après un siége soutenu pendant quatre mois, ils commencèrent à éprouver la disette, et le mécontentement se glissa parmi eux. Un corps d'infanterie, chargé de la défense de quelques tours, passa à l'ennemi, et deux ou trois mille soldats de Agha Mohammed s'étaient déjà introduits dans la ville avant que Loutf Aly en eût été instruit. A cette nouvelle, il courut à eux, et après un combat opiniâtre, il réussit

à les mettre en fuite ; mais ce fut là le terme de ses succès. Nedjaf Kouly Khan, un de ses officiers, dans lequel il avait mis toute sa confiance, s'en servit pour le trahir. Ce misérable avait le commandement de la citadelle, qui d'un côté touche aux remparts de la ville ; il ouvrit les portes de ce côté : Agha Mohammed fit entrer dix ou douze mille hommes, et se prépara à appuyer ce corps avec le reste de son armée. Loutf Aly, informé de cette seconde surprise, espéra que ses efforts seraient encore une fois couronnés du succès, et se précipita sur ses ennemis avec la valeur la plus déterminée ; mais tout ce qu'il put faire fut inutile : le nombre de ceux auxquels il avait affaire était trop considérable ; il fut obligé de

fuir, après avoir eu la douleur de voir périr sous ses yeux une partie de ses troupes.

Le but principal de Agha Mohammed était d'ôter à Loutf Aly tout moyen d'échapper, et il avait dans cette vue placé un corps de troupes en avant de chaque porte dans la campagne. Quoique cerné de toutes parts, Loutf Aly se défendit pendant trois heures avec la plus rare intrépidité. Vers la nuit, il traversa le fossé de la place, sur un pont de planches qu'on plaça à cet effet, et qui furent de suite renversées pour que l'ennemi ne pût le suivre. Il fallait après cela traverser les lignes de Agha Mohammed et faire une trouée; le prince se jeta le cimeterre à la main sur les troupes ennemies, suivi

de trois personnes qui ne voulurent pas l'abandonner, et réussit à se faire jour : animé par le désespoir, il renversa tout ce qui voulut s'opposer à son passage, et gagna enfin Nermanchir, où il arriva sain et sauf.

Lorsque le jour eut reparu le lendemain, Agha Mohammed trouva, pour nous servir de l'expression persane, que *le lion avait rompu les filets*; et trompé dans son espoir, il fit retomber sa colère sur les malheureux habitans de Kerman : près de vingt mille individus, femmes et enfans, furent donnés à ses soldats ; leurs esclaves et tous les hommes d'un âge mur furent ou massacrés, ou eurent les yeux arrachés. Agha Mohammed, dit un auteur contempòrain, donna ordre qu'on

lui présentât plusieurs livres d'yeux de ces malheureux ; et lorsque le général Malcolm, le 4 juin 1800, voulut célébrer l'anniversaire de la naissance du roi d'Angleterre à Chyraz, où il se trouvait, il fit distribuer une certaine somme à un grand nombre de pauvres qu'on rassembla ; parmi eux il y en eut plus de cent qui avaient eu les yeux arrachés après le siége de Kerman. Ceux qui échappèrent à cet ordre barbare, ne durent leur salut qu'à la fatigue des exécuteurs, qui ne cessèrent d'être les instrumens de la vengeance de leur maître cruel, que lorsqu'ils ne purent plus eux-mêmes continuer leurs actes sanguinaires. Le nombre des malheureux qui furent égorgés est très-grand, et surpasse même de beaucoup celui de

ceux qui eurent les yeux crevés, quoique le nombre de ces derniers se fût élevé, dit-on, à sept mille. Une multitude de ces victimes traîne encore sa misérable existence, en implorant la pitié des passans, et elles racontent à tous ceux qui veulent les écouter les horreurs de ce jour terrible.

Loutf Aly fut reçu d'abord avec les plus grands égards par le gouverneur de Nermanchir : celui-ci demanda à Loutf Aly des nouvelles de son frère qui l'avait suivi à Kerman ; le prince lui répondit qu'il arriverait bientôt ; mais après avoir passé trois jours dans une anxiété cruelle, il en conclut que son frère, ou était mort, ou était tombé entre les mains de Agha Mohammed ; et que, dans ce dernier cas, la conduite qu'il tiendrait dans

une telle circonstance allait décider de son sort. L'amitié qu'il portait à son frère, et la crainte de se compromettre lui-même s'il continuait à exercer l'hospitalité envers l'ennemi de Agha Mohammed, firent taire la voix de l'honneur et celle de la fidélité ; il se détermina à arrêter son hôte royal et à le livrer comme une rançon pour son frère, qui lui était beaucoup plus cher que Loutf Aly. Ceux qui avaient accompagné ce prince dans sa retraite, découvrirent le complot quelques instans avant qu'il fût mis à exécution : ils se hâtèrent de l'en prévenir, et lui conseillèrent de s'échapper; mais Loutf Aly dédaigna leur avis, et ne put sortir de sa fatale sécurité, en voyant ceux qui l'avaient accompagné dans tous ses revers et

lui étaient demeurés toujours fidéles, partir et l'abandonner comme un homme qui ne veut pas éviter la mort (1). Un moment après leur départ, une troupe de soldats qui venaient pour le saisir, lui fit connaître la vérité de ce que ses amis lui avaient annoncé. Il tira son sabre, et se précipita sur ceux qui venaient ainsi l'arrêter : ils craignirent un instant d'affronter les coups du prince, monté sur son cheval favori; mais un des

(1) L'un d'eux, nommé Khodah Bakht, s'enfuit dans l'Inde. Il obtint un commandement dans la cavalerie du nizam du Dekhan, et servait dans un corps indien en l'année 1799, au siége de Seringapatnam. Ce qu'il racontait de la vie de Loutf Aly s'accorde exactement à ce que dit Aly Riza dans son histoire.

leurs se jeta sur le cheval, et d'un coup de sabre coupa la jambe à l'animal qui tomba. Loutf Aly se releva et recommença un combat inégal; mais il fut bientôt renversé, après avoir reçu deux blessures très-graves, l'une au bras, l'autre à la tête. Ce fut dans cet état qu'il fut conduit au camp de Agha Mohammed. La plume de l'historien répugne à tracer les indignités commises sur la personne de l'illustre captif, lorsqu'il parut en présence de son implacable ennemi. Il suffira de dire qu'on lui creva les yeux, et que dans cet état il fut envoyé prisonnier à Teheran, pour y traîner sa malheureuse existence, loin du pays qui l'avait vu naître et des amis auxquels il était si cher. La crainte de le voir encore un jour se ré-

volter, malgré la perte de ses yeux, fit dicter un arrêt cruel à Agha Mohammed, qui envoya l'ordre de terminer la vie d'un prince qui ne cessait d'être pour lui un objet de terreur (1).

Loutf Aly termina sa carrière avant l'âge de vingt-cinq ans. Tel était le caractère de ce jeune prince et les événemens de sa vie, qu'ils inspirèrent la pitié et l'admiration; cependant on ne peut reconnaître en lui

(1) Malgré la haine que portait Agha Mohammed à Loutf Aly Khan, il ne pouvait s'empêcher de rendre justice à la bravoure de ce jeune prince. Quelques jours avant qu'il n'entrât en vainqueur dans Kerman, on vint lui annoncer qu'il était né à Baba Khan plusieurs enfans dans une seule nuit. « Plaise à Dieu, répondit-il, que l'un d'eux ressemble par son courage à Loutf Aly. — Manusc. pers.

que les qualités d'un brave militaire : s'il fût né dans des circonstances favorables, peut-être sa renommée eût-elle balancé celle de Djenguyz et de Timour ; mais à l'époque où il succéda à son père sur le trône de Perse, toutes ses qualités, si l'on excepte sa bravoure et sa rare habibileté comme général, devinrent des obstacles à sa fortune. S'il eut beaucoup de connaissances, elle ne furent point accompagnées de la sagesse, et ses passions étouffèrent presque toujours chez lui le jugement. Son orgueil était extrême, et dans ses adversités même, il ne sut jamais se concilier l'amour et l'attachement de ceux au-dessus desquels la fortune l'avait fait naître. Violent et inflexible, il ne connut jamais que les succès que

donne la terreur, et il déploya après ses victoires une sévérité qui aurait affermi le trône d'un prince déjà solidement établi, mais qui ne servit qu'à détruire le parti d'un capitaine occupé sans cesse à lutter contre la mauvaise fortune. Si les fautes qu'il commit dans sa courte carrière sont nombreuses, elles lui sont pardonnées par ses compatriotes qui font l'éloge de sa valeur, de son mâle courage, et plaignent la cruelle destinée du dernier des princes de la famille de Kerim Khan.

Les princes de la dynastie Zend régnèrent sur la plus grande partie de la Perse pendant près d'un demi-siècle; mais depuis la mort de Kerim, qui en fut le fondateur, leur trône ne fut jamais établi sur des bases solides.

On doit l'attribuer d'abord à leurs divisions intestines : la seconde cause de leur perte fut le génie transcendant de Agha Mohammed. Dès l'instant que l'eunuque quitta Chyraz, toutes ses vues tendirent à la perte de cette famille ; et s'il réussit au bout de quelques années dans ses desseins, c'est à sa persévérance, et non aux succès brillans qui accompagnèrent ses armes qu'il en fut redevable. Aussitôt après la mort de Loutf Aly, il travailla à prévenir ses ennemis ; tous ceux à qui leur naissance pouvait donner des prétentions au trône, furent mis à mort ou perdirent la vue (1) : non-

(1) Abdallah Khan, oncle de Loutf Aly, est la seule personne à laquelle Agha Mohammed pardonna. Il avait épousé la sœur

seulement la tribu entière de Zend, mais même toutes les personnes qui furent reconnues avoir donné des secours à la famille de Kerim Khan, furent éloignées de la province de Fars et dispersées dans les districts les plus reculés de l'empire.

de Hadjy Aly Kouly Khan de Kazroun, pour qui le prince cadjar avait des attentions toutes particulières.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE III.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LIVRE IV.

Fin de la Table.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

